



messages d'orient

MESSAGES D'ORIENT

17, RUE FOUAD 1^{er}

ALEXANDRIE - EGYPTE

DIRECTEURS : ELIAN J. FINBERT
C. J. SUARÈS

ADRESSER CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION A
M. ELIAN J. FINBERT

ADRESSER CE QUI CONCERNE L'ADMINISTRATION
AU SecrÉTARIAT DES « MESSAGES D'ORIENT »

LES DIRECTEURS REÇOIVENT SUR RENDEZ-VOUS
LE JEUDI DE 4 H. A 6 H.

LES OUVRAGES ENVOYÉS POUR COMPTE RENDU DOIVENT ÊTRE ADRESSÉS
IMPERSONNELLEMENT A LA REVUE EN DOUBLE EXEMPLAIRE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

ABANINDRANATH TAGORE

NALAKA

(CONTE HINDOU)

Traduction

par

Andrée Karpelès et Amiya Chakravarty

Avant-Propos

par

Elian J. Finbert

*Le troisième Cahier des **Messages d'Orient** a été tiré à
2000 exemplaires numérotés.*

Exemplaire N° 1552

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION
RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS

Copyright by MESSAGES D'ORIENT 1926

Avant-Propos

POUR C. SUARÈS

Les littératures orientales sont essentiellement des littératures populaires parce qu'elles sont presque toujours des improvisations orales. Elles s'adressent à la collectivité et non à l'individu. Elles jaillissent de la foule et vont vers les foules. Elles ne sont pas rétrécies et rapetissées à la mesure de l'homme considéré comme centre de gravité. L'art de conter, aussi bien que l'art de tracer des paysages avec les fins pinceaux ou de sculpter l'ivoire, n'est pas pour l'oriental métier d'aristocrate ou de dilettante. Les récitateurs, qu'ils soient conteurs, poètes ou hommes de religion, s'en vont dans les demeures des riches comme dans celles des pauvres, dans les cours des rois comme dans les venelles obscures. Leur parler ne comporte pas une initiation ni une culture. Il est franc et libre. Il épouse les mouvements de toutes les âmes et les entraîne sans effort. Ces

II

littératures ne sont pas le privilège d'une caste ou l'apanage d'une élite. Elles ne représentent pas par elles-mêmes un but mais ne sont que simples moyens pour communiquer, atteindre l'homme et émouvoir. N'ayant aucun souci d'art, libres de toute recherche, n'étant pas embarrassées de canons rigides, ni de contraintes, elles donnent leur pleine mesure non pas par les mille ruses esthétiques de la forme extérieure, mais simplement par l'émotion directe et nue qu'elles provoquent et par la part de vérité qu'elles cherchent à susciter ou à rendre, ce qui ne les empêchent pas d'être empreintes de cette simplicité et de cette grandeur qui atteignent spontanément le grand art. Elles sont d'une portée universaliste, faites de lignes amples, incomplètes, hésitantes comme toutes les œuvres de la nature et colportent en elles des fragments d'éternité, ce par quoi elles demeurent vivantes et vraies à tous les âges. Elles plongent et s'insèrent dans la vie même, la dégagent dans sa diversité ; dans ses mouvements incohérents, dans sa fuite. Elles ne s'éloignent jamais de la note simple et humble dont la résonance se prolonge au cœur de tous les hommes quelle que soit la race à laquelle ils appartiennent. Elles procèdent d'un esprit d'élargissement qui place l'humanité dans le cadre cosmique, par opposition à l'esprit d'analyse et d'introspection qui sépare l'homme du monde, qui lui crée une cellule et l'y étouffe.

Mais pris dans les remous des préoccupations politiques qui lui sont venues d'Occident, contraint de se défendre contre ses ennemis et de retourner contre eux leurs propres armes, l'Orient a perdu le goût et le sens de ses vieilles littératures, ces littératures qui ont orné l'esprit de tant de lettrés et de tant de sages, depuis des millénaires. S'occidentalissant de plus en plus, cherchant à tout prix à introduire dans leur pays ce

dont l'Europe est en train de mourir, (parlementarisme, industrialisation, démagogie, etc.) les jeunes intellectuels orientaux s'appliquent, après avoir passé par l'inévitable stade de l'imitation et de la traduction, à suivre leurs maîtres du dehors. Ils font table rase du passé. Les coutumes locales, les traditions, les arts populaires, la saveur des mots du terroir, les apologues, les contes, les vastes poèmes épiques, les chansons qui sourdent de l'âme des masses et que les générations ont créées et récréent sans cesse, pour eux sont fatras et jeux méprisables et vains. Sans doute, sommes-nous à une époque de transition, d'attente et d'expectative où les forces déclanchées, par réaction, se refondent, s'organisent, se tassent, où il faudra bien, s'ils ne veulent pas tricher avec eux-mêmes, biaiser et éviter les décisives confrontations, que ces écrivains s'interrogent et se demandent : « Que sommes-nous, quelles sont nos constituantes et nos résonances ? » Et alors, pour se retrouver, pour reconnaître la substance mystérieuse et vivace qui est leur âme, le retour vers la race et vers le patrimoine ancestral sera inévitable et nécessaire.

Santenitekan, ce « séjour de paix », cette maison de la sagesse hindoue, qui travaille sous les manguiers et les banyans, non pas à susciter une renaissance, mais à rentrer dans la véridique voie qui est celle qui a donné naissance à la plus miraculeuse des civilisations, a depuis longtemps reconnu que la mélodie d'une berceuse bengalaise, que la fraîcheur et la primitivité des décorations murales, que les nattes et les tissus sortis des mains paysannes, que le conte et le poème qui viennent spontanément aux lèvres des vieilles gens, que toute cette activité du peuple qui se crée, à travers les symboles, les mythes et les légendes, de la beauté et de la spi-

IV

ritualité, sont ferments féconds, force, élans qui dépassent la vie. Tous ceux qui collaborent à cette libre institution puisent leurs enseignements à la source originelle où les traditions se sont élaborées. Elèves et maîtres, dans leurs entretiens, ne perdent jamais de vue le plan idéal de leurs préoccupations. Ils vivent sous la haute présence d'une famille en qui se résume toutes les vertus du passé, la famille des Tagore, et qui a su apporter à cette difficile tâche de réaccorder les conditions présentes de l'Inde à ses véritables destinées qui est sa réintégration dans les valeurs essentielles et permanentes de la race, une ardeur, une passion qui, à notre époque de déséquilibre et d'inquiétude, prennent une ampleur de légendaire équipée. Mais ce mouvement ne se limite pas à l'enceinte de Santenitekan. Ce n'est pas une université ou un séminaire. C'est un « séjour de paix » où, répondant à l'appel, le peuple se presse, écoute, apporte ses découvertes, ses expériences et ses connaissances. Et les petits enfants, au clair de lune, viennent aussi, de très loin, entendre les douces légendes que Abanindranath Tagore, cousin du Poète, leur conte, après les avoir lui-même entendues dans les villages ou sur les routes...

Abanindranath Tagore ! C'est l'ouvrier qui pieusement recueille les matériaux du folklore national, c'est aussi l'artiste qui les refond, les transpose, les recrée. Peintre et écrivain, il a par la couleur aussi bien que par les mots renouvelé quelques-uns des motifs les plus beaux de l'art et de la littérature populaires de son pays. Nalaka procède des deux. Art à la fois nuancé et stylisé, fait d'abondantes images et de rythmes saccadés, art mesuré, ingénu et frais et en même temps puissant et tumultueux. A coups de phrases ramassées, dans un style décoratif, presque cinématographique, les paysages se disposent,

se prolongent et créent l'atmosphère. Les cadences qui se meuvent à l'intérieur des mots, dans leur noyau, bondissent à travers tout le livre, nerveuses et cabrées, circonscrivant l'âme qui s'y heurte, s'y suspendant en colliers liquides et mouvants, laissant entre le blanc des lignes comme une grande trainée bleue. Masses ombreuses et dorées, orchestrations et murmures en sourdine, quel équilibre et quelle sobriété naissent d'entre la grâce de vos épousailles ! . . . L'art de dire à la manière orientale, avec des répétitions, des touches subtiles, des méandres ondoyants, est soutenu ici par une habile et sûre technique. L'allure et le mouvement de cette œuvre, sous son affabulation allégorique, (en réalité elle n'en est pas une, et le lecteur occidental devra aller plus en avant, briser l'écorce brillante et soyeuse des images poétiques qui pour un oriental représentent une réalité tangible, la réalité des choses spirituelles qu'il porte en lui) exprime l'allure et le mouvement même de la pensée hindoue faite de gravité et de joie, d'humilité et de grâce. (1) Mais aussi, à travers les chapitres qui se déroulent avec légèreté autour de la vie du Bouddah, et qui sont autant de petits poèmes en prose, se révèle l'esprit profond de la race qui n'est pas simplement méditatif et recueilli, porté sur les hautes cimes, mais rieur et caustique, ayant un sens aigu du ridicule, sachant reconnaître et fustiger ses propres défauts avec une douce ironie.

Quoiqu'inspiré des livres sacrés et en dépit de sa qualité mystique, ce conte s'élève au delà de son horizon, arraché, semble-t-il, par sa propre force. La douce figure de

(1) Les traducteurs furent ici des véritables collaborateurs. Ils se sont pliés aux balancements de la phrase bengalaise et ont su rendre ses rythmes les plus lénus, en une langue souple et musicale.

VI

Nalaka, qui est une création personnelle de l'auteur, se penche sur les marges de ces pages ardentes, avec son sourire humain, avec ses larges yeux humains, les complétant, les élargissant, propageant en leur tissu les grands battements de la vie quotidienne. L'enfant qui, «par la fenêtre de l'école villageoise, derrière la jalousie de paille, aperçoit un tamarin, une jungle d'herbes hautes, des buissons épineux, un bosquet de bambou et un lac lointain» ne se révolte pas contre son maître d'école, contre les portes et les loquets qui le retiennent prisonnier, parce qu'un désir d'évasion le pousse vers l'inconnu, ou parce qu'il a entendu les pressants appels de l'Aventure. Il voit plus loin que le monde des images belles. Ce qui l'attire, dans l'étendue, c'est le visage vivant de l'Esprit, les visions qui le sollicitent sont celles de l'Esprit. A l'encontre de l'enfant d'occident, l'enfant gidien, qui, lui, a crié : « Famille, je vous hais ! Foyers clos, portes refermées ! » l'enfant hindou ne quitte sa famille que pour rejoindre la grande famille humaine qui vit dans l'Esprit et pour qui la véritable sagesse n'est pas de garder la Maison, mais de pouvoir abandonner la Maison parce que tout est également vain et qu'il faut toujours se tenir prêt pour le Voyage...

ELIAN J. FINBERT

Alexandrie le 23 Octobre 1926.

Nalaka

L'ERMITE DEVALA

L'Ermite Devala, assis dans la forêt, est plongé dans une méditation profonde.

Nalaka (Nalaka est un petit garçon) est auprès de l'Ermite ; il s'occupe de lui et lui rend de menus services.

La forêt de Burdhana est sombre ; il fait noir sous le *baniyan*, ⁽¹⁾ noir est le Gange et, noires aussi, les deux rives du fleuve.

A minuit, quelques étoiles apparaissent au firmament obscur.

Le vent s'est endormi ; nulle vaguelette sur l'eau tranquille ; sur l'arbre, nulle feuille ne frémit, pas la plus petite feuille ne bouge. Et, tout à coup, une lumière s'épanouit dans toute cette obscurité, comme s'épanouissent les bourgeons au printemps, ou comme fleurit la pleine lune qui se lève ; petit à petit toute la terre semble frémir, comme la goutte de rosée sur la feuille de lotus, lorsqu'elle roule d'un côté à l'autre de la feuille . . .

L'Ermite sort de sa méditation, il ouvre les yeux, regarde au loin, aperçoit au ciel cette lumière merveilleuse et se dit :

— « Ce n'est ni la lumière de la lune, ni la lumière du soleil, c'est une lumière surnaturelle faite de toutes les subtiles lueurs, de toutes les lumières du Monde ! On n'a jamais vu pareille lumière jusqu'à ce jour ; on dirait qu'une bannière aux sept couleurs a été déployée sur tout le ciel, on dirait

⁽¹⁾ Baniyan, figuier de l'Inde ; ses branches pendent jusqu'au sol, y prennent racine et donnent naissance à de nouveaux troncs qui se reproduisent de la même manière, formant des arcades en nombre indéfini.

qu'un escalier de lumière a été construit pour permettre à un Dieu de descendre sur la Terre.»

Alors, l'Ermite quitte son *ashâne* ⁽¹⁾. se lève et dit à Nalaka :

— « Bouddha va naître dans la cité de Kapilavastou, je vais aller le voir. »

Un petit sentier tortueux serpente à travers la forêt. l'Ermite s'y engage en marchant vers le Nord.

Nalaka s'assied à l'ombre du baniyan ; il se met à réfléchir, entre en méditation, et, peu à peu, dans son esprit, des visions variées se succèdent. Et voici ce qu'il vit :

(1) Sorte de petite carquette taillée dans un tapis ou dans un morceau d'étoffe épaisse, en usage, de nos jours encore, dans toutes les maisons bengalaises. On s'assied dessus pour méditer, travailler, manger, etc.

LE PALAIS DE KAPILAVASTOU

La Reine Maya-Devi est endormie sur son lit doré, auprès du Roi Shouddhodana. D'un côté de la chambre, une terrasse ouverte, de l'autre, un jardin.

La ville... le temple... le monastère... plus loin que tout cela, au loin, très loin, les Monts de l'Himalaya, couverts de neige blanche ; et de l'autre côté de ces Monts, la merveilleuse lumière, à travers tout le ciel.

Au milieu de cette lumière blanche, se lève le soleil, rouge comme un *tilaka* ⁽¹⁾ sur un front clair.

Le Roi Shouddhodana regarde cette lumière surnaturelle ; soudain la Reine Maya-Devi s'éveille et dit :

— « O Roi, je viens d'avoir un rêve charmant. J'ai vu un tout petit éléphant blanc avec deux toutes petites défenses, blanches, douces et recourbées comme le croissant de lune. Ce petit éléphant, qui semblait venir de l'autre côté de l'Himalaya, s'est posé sur mes genoux et puis après... il a disparu et je ne l'ai plus revu ; il avait au front un signe de vermillon. »

Tandis que le Roi et la Reine se concertent à propos de ce rêve, l'aube apparaît.

On entend le son de la flûte venu de la *Nahabat-Kana* ⁽²⁾ du Palais.

(1) Marque de vermillon que les femmes mariées se mettent sur le front.

(2) Chambre de Musique ; petite pièce dans une tourelle, dans les palais des rois et les maisons des riches, où des musiciens jouent des airs appropriés aux différentes saisons et aux différentes heures de la journée.

Des pèlerins vont et viennent sur la grande route ; du temple arrive le chant profond des conques ⁽¹⁾ et le son léger des cloches.

Dans le *zénanah* ⁽²⁾ les servantes apportent à la Reine de l'eau fraîche dans des jarres d'or ; et les *malinis* ⁽³⁾ disposent sur des plateaux d'or les fleurs destinées aux offrandes.

Le paon favori de la Reine prend son vol et vient se poser sur le toit du Palais ; dans les cages dorées, les perroquets verts grondent les servantes et réclament leurs graines ; le mendiant familier vient au seuil du zénanah et chante :

— « Gloire à notre Reine. »

Peu à peu, avec l'animation journalière, le plein jour se glisse dans le Palais ; peu à peu, chacun dans le Palais se met à commenter le rêve de la Reine.

(1) Dans lesquelles soufflent les prêtres.

(2) Appartements des femmes.

(3) Jardinières.

LA COUR DU ROI SHOUIDDHODANA

Assis sur le trône royal, le Roi resplendit, tel le soleil levant ; sur ses épaules : un châle de soie pourpre ; sur sa tête altière : une couronne ornée de rubis ; sur son front clair : un *tilaka* de pâte de santal rouge.

D'un côté du Roi se tient le Premier Ministre, de l'autre, le Porteur de Sceptre, un sceptre d'or au poing.

Derrière le Roi se tient le Porteur d'Ombrelle, avec une ombrelle blanche grande ouverte, ainsi que le Défenseur de la Ville avec un tambour et une épée. De chaque côté du Roi s'élèvent deux Palais.

Dans l'un : les Pandits Brahmines ⁽¹⁾, dans l'autre, les rois des pays vassaux et les héritiers de leurs trônes. Autour de la cour du Palais, se tiennent les gros fermiers et les gardes coiffés de turbans rouges et portant de longues piques de bambou.

Juste au milieu de la cour, sous un dais cramoisi, sont posés huit *ashânes*, faits de tapis rouges, et sur ces *ashânes* sont accroupis les huit Astrologues du Roi.

Une craie à la main et des manuscrits ouverts devant eux, les huit Astrologues essayent d'expliquer le rêve de la Reine. Certains de ces Astrologues ont des cheveux blancs, d'autres sont tout à fait chauves ; quelques-uns ont des touffes de cheveux noirs tordus en chignon, d'autres ont des moustaches raides comme de crins de balai ; tous tiennent dans leur main des coquillages pleins de tabac à priser.

Les huit Astrologues armés de plumes, de feuilles de

(1) Les lettrés, les savants.

papier et de craie, font des signes mystérieux, essayant de sonder les présages du rêve ; ils disent :

— « Quand une Reine rêve d'un fils, il lui en naîtra un, avec tous les signes d'un Empereur puissant. »

— « Quand une Reine rêve de la lune, il naîtra un futur Roi d'une grande beauté, plein de qualités et destiné à vivre longtemps. »

— « Mais quand une Reine rêve d'un éléphant blanc, il lui naîtra un fils calme, sérieux, plein de savoir, profondément religieux, ayant toujours en vue d'alléger les souffrances des pauvres. O Roi, cette fois-ci, sans aucun doute, un grand homme naîtra de la dynastie des Çakyas car les prophéties des *Shastras* ⁽¹⁾ sont toujours vraies. Réjouissons-nous !. »

Alors, à l'entour retentissent des cris :

« Joie ! joie, ô réjouissez-vous, distribuez des lampes, de l'encens, des lopins de terre, donnez à tous, donnez autant qu'il vous est possible de donner. »



Dans la ville de Kapilavastou, dans le Palais du Roi, dans les bazars, dans les champs et sur les marches des *ghats* ⁽²⁾ la musique retentit et s'écoule en cascades de joie. Le ciel semble rire dans un délire de joie, le vent se met à souffler, frémissant de joie ; tout danse et tremble de joie : les pendentifs sur la couronne du Roi, ses boucles d'oreille, les glands de perles sur son ombrelle, le collier (don du Roi) au cou Premier Ministre, les nouveaux châles (dons de la Reine) sur les épaules des Pandits et les soieries rouges données aux serviteurs et aux ser-

(1) Livres sacrés

(2) Escaliers qui descendent le long des berges du Gange.

vantes. Les pauvres, les déshérités, les hommes, les femmes, les vieux, les jeunes, tous se mettent à danser et à frissonner de joie...

LA NAISSANCE DE BOUDDHA-DEVA

Un immense jardin dont on ne voit pas la fin : des arbres et des arbres, des rangées et des rangées d'arbres ; de l'herbe épaisse et verte, une brise humide, de frais ombrages, des chants d'oiseaux et des parfums de fleurs

Au milieu du jardin, un grand lac couvert de lotus ; au bord du lac, un grand arbre *shall* ⁽¹⁾ monte droit vers le ciel ; sur chaque branche de l'arbre, entourées de feuilles vertes, s'épanouissent des fleurs. Dès que la brise du Sud ⁽²⁾ caresse, ces fleurs tombent en averse blanche sur un banc de pierre blanche, blotti sous l'arbre.

A l'Ouest, se couche le soleil ; à l'Est, la lune songe à se lever ; d'un côté de l'horizon, à un bout du Monde, disparaît une flamme d'or ; de l'autre côté, à l'autre bout du Monde, apparaît une ligne argentée.

Le dôme du Ciel d'un bleu profond, pointillé de millions d'étoiles, palpite au son des conques et des cloches qui annoncent la prière du soir. C'est l'heure où arrive la Reine Maya-Devi ; elle est suivie de nombreuses servantes qui portent des éventails en fleurs fraîches et des cassettes

⁽¹⁾ Sorte d'accacia, très parfumé abondamment fleuri, très ombrageux et dont il est souvent question dans la littérature sanscrite ; symbole de la majesté, de l'endurance, de la permanence. Cet arbre vit très longtemps.

⁽²⁾ Brise qui souffle au printemps, qui éparpille dans l'air tous les parfums, tous les pétales de fleurs, qui donne son charme au printemps Bengalais et dont il est si souvent question dans les poèmes de Rabindranath Tagore.

pleines de *Páne* (1).

La Reine quitte son palanquin d'or ; elle prend la main de sa compagne favorite et avance lentement le long des arbres, à l'ombre des rayons de lune. Arrivée au milieu du jardin, elle s'arrête sous le grand arbre *shall*, sa main gauche ivre de fleurs, saisit une branche d'arbre, sa main droite glisse le long de sa taille. . . .



La nuit est venue ; les oiseaux entonnent un chœur d'enthousiasme joyeux ; la brise apporte mille parfums de fleurs ; les lueurs des étoiles éclairent tout le ciel ; la lune, la pleine lune du printemps, apparaît soudain au-dessus de l'arbre *shall*, pareille à une ombrelle d'or, et juste à ce moment-là, naît le Bouddha, fils de la Reine Maya-Devi ; il vient au monde pareil à une statuette d'or, et tel une autre lune, éclairant un jardin plein de fleurs de *Chamaka* (2).

A l'entour, nulle obscurité ne demeure ; des ondes de lumière illuminent la Terre et le Ciel.

Sur les genoux de sa mère Maya-Devi, repose Bouddha-Deva et le cœur de l'Univers entier s'emplit d'une rafraîchissante joie.

Sur les genoux de sa mère, repose Bouddha-Deva, tel une goutte de rosée sur une fleur de lotus ; il repose, tout petit, si pur et si beau !

En un instant, le jardin entier de *Lumbini* (3) se change en une dense forêt d'hommes.

Le Roi Shouddhodana, qui veut voir le Prince Héritier, ne tarde pas à arriver. Il est accompagné d'une suite d'amis et de courtisans.

(1) Feuilles de bétel remplies d'épices que mâchent les hindous et qui donnent aux lèvres un teinte cramoisie.

(2) Fleurs jaunes et très parfumées.

(3) Nom du jardin.

Les servantes se mettent à souffler dans les conques et à crier: *Houlou, Houlou* ⁽¹⁾.

Une pluie de *fleurs divines* ⁽²⁾ tombe du ciel, les sons du *doundouri* ⁽³⁾ des Dieux descendent des nuages.

Sur Terre, de chaque maison arrive le son des conques et des cloches, tandis que des Régions Souterraines du *Patala* ⁽⁴⁾ monte le son des *Jaguajampas* ⁽⁵⁾ et le roulement des *Joyadankas* ⁽⁶⁾.

Une joie universelle et tumultueuse s'étend sur les Trois Sphères; Bouddha est né! Bouddha fait ses premiers pas, ses sept premiers pas sur la Terre!

Là où se posent ses charmants petits pieds, sept lotus d'or surgissent de la terre profonde et se dressent, tels des quenouilles de feu; tandis que du Ciel, sept nuages se fondent en une pluie d'argent, arrosant les sept lotus d'or de son eau venue des Sept Océans.



Nalaka, de sa forêt, voit avec étonnement les dieux, les démons et les hommes s'unir pour couronner Bouddha-Deva, assis au milieu des sept lotus...

Au même moment la mère de Nalaka arrive et crie à son fils:

«Méchant enfant, que fais-tu là? L'Ermite est parti et tu es assis tout seul dans la forêt, qu'est-ce que cela veut dire? Tu ne dors plus, tu ne manges plus, tu ne lis plus, tu

(1) Cri de joie qu'on lance aux cérémonies joyeuses, aux mariages, aux naissances.

(2) Pluie miraculeuse qui ne tombe du ciel que pour annoncer un évènement heureux.

(3) Sorte de tambour.

(4) Séjour des démons.

(5) Instruments de musique.

(6) Tambours de la victoire.

n'écris plus, tu ne fais plus rien, jour et nuit tu médites les yeux fermés. Ah ! tu es devenu un *Sanyassi*. ⁽¹⁾ Viens, allons, viens, rentre à la maison avec moi.»

Et la mère, empoignant son fils par les mains, l'entraîne de force.

Nalaka se fait tirer ; ses yeux sont pleins de larmes et il crie :

— « O Maman, lâche-moi ; laisse-moi voir ce qui va arriver, laisse-moi rester encore un jour ; ô Maman, je t'en prie, laisse-moi ! »

Et bientôt toute la forêt se met à pleurer de sympathie pour Nalaka, et chaque arbre crie à la mère :

— « Laisse-le, laisse-le. »

Mais la mère ne lâche pas prise ; elle entraîne son fils.

A la maison, une chambre vide et une porte verrouillée attendent le petit Nalaka.

(1) Saint homme.

LA PRISON DE NALAKA

On a arraché Nalaka à sa forêt, à sa solitude, à ses visions ; on l'a mis de force à la *patshala* ⁽¹⁾, sous la tutelle d'un *Pandit*.

Le *Pandit* dit :

— « Okash ahang vanté. »

— « Je voudrais des vacances. »

Et Nalaka répète :

— « Okash ahang vanté. »

Le *Pandit* ajoute :

— « Ecris sous ma dictée : « oung ahang katta shilang detha me vanté. »

— « Donne-moi je t'en prie, une direction morale. »

Et Nalaka écrit docilement avec de grandes lettres sur une feuille de palmier :

« Oung ahang katta shelang detha me vanté. »

Mais ce qu'il écrit ne l'intéresse pas, et ce qu'il lit, l'intéresse moins encore. Son esprit vagabonde au loin, près du vieux banyan, dans la forêt de Burdhana et dans la ville de Kapilavastou.

Par la fenêtre de l'école villageoise, derrière la jalousie de paille, on aperçoit un tamarin, une jungle d'herbes hautes, des buissons épineux, un bosquet de bambou et un lac lointain.

A midi, le soleil illumine le paysage et tout respandit de lumière intense. Du haut d'une branche, un *koubo* ⁽²⁾ rouge chante : « Koub-koub-koub », sur les buissons épineux

⁽¹⁾ A l'école.

⁽²⁾ Oiseau qui chante habituellement la nuit.

et fleuris une abeille noire bourdonne, vole de fleur en fleur, s'approche de la fenêtre, puis disparaît au loin. Nalaka distrait, regarde par la fenêtre et il songe :

— « Ah ! si seulement j'avais des ailes comme cette abeille noire, ma mère n'aurait jamais pu m'enfermer dans cette école ; d'un coup d'aile, je retournerais à ma forêt !... »

Mais la voix du *Pandit* interrompt sa rêverie.

— « Pourquoi n'êtes-vous pas en train d'écrire, enfants ? »

A la voix courroucée du maître tous les oiseaux de la forêt s'envolent, effrayés, et tous les stylets des petits garçons se remettent à gratter bruyamment les feuilles de palmier.

Nalaka est seul à connaître les souffrances qui l'attendent ; la main ne veut pas se mouvoir et cependant, il faut qu'elle écrive sur les feuilles de palmier, les larmes sont prêtes à couler et cependant, il faut les refouler pour continuer à épeler.

— *Yo, ro, lo, sho, ço, keno* ⁽¹⁾.

Il faut continuer à travailler, par les jours brumeux et par les beaux jours ; dans la matinée, à midi et le soir, sans répit et sans fin... il faut toujours travailler...



Tenant sa mère par la main, Nalaka rentre de l'école.

Les nuages assombrissent le ciel au-dessus de l'arbre *shall* ; le vent d'Est se met à souffler balançant les têtes des palmiers, les corbeaux, dans les bosquets de bambou se mettent à crier : « Kan, kan, kan », et Nalaka songe en lui-même : « Ah, si un orage terrible pouvait abîmer tout le village, détruire l'école et emporter son toit de chaume ! On serait bien obligé d'aller vivre dans la forêt et l'on

(1) Quelques-unes des dernières lettres de l'alphabet bengalais.

ne serait plus enfermé dans une petite chambre!»

La nuit. Le vent mugit : «Chââne, chââne», et les lueurs soudaines des éclairs brillent au firmament ; Nalaka prie :

— « Oh ! Que viennent l'orage et les torrents de pluie pour faire fondre les murs de boue ; que les portes, les verrous, et les loquets soient brisés en cent morceaux ! »

L'orage éclate, la pluie tombe à torrents, tout est inondé, mais les murs ne fondent pas et la prison de Nalaka est toujours debout.

Nalaka se demande quand il pourra revoir son ermitage de Burdhana, son ermitage entouré de champs, son ermitage à ciel ouvert, où les oiseaux libres s'ébattent dans la joie, où les biches folâtrant et courent dans la joie, où souffle la brise venue des champs lointains, où sous les arbres, il n'est personne qui vous tienne captif, là enfin où tout le monde peut jouer, voltiger et chanter selon sa fantaisie . . .

Et, tandis que Nalaka compte les jours jusqu'au retour de l'Ermite, celui-ci parcourt les grandes routes ; de village en village, il chante et danse en levant les mains vers le ciel. Le corps couvert de poussière, il chante les louanges de Bouddha, pareil au Dieu Soleil, les louanges de Bouddha, pareil à la glorieuse Lune, les louanges de Celui qui possède d'infinies qualités, les louanges du glorieux Fils de la Dynastie des *Çakyas* ! ⁽¹⁾

(1) Caste guerrière.

LE DEPART DE NALAKA

C'est l'automne, l'automne doré. Une lumière douce éclaire le ciel ; de chaque côté de la route, des champs et des champs pleins de riz doré. Personne ne peut rester enfermé ; les Rois partent à la conquête du Monde avec des chevaux bien équipés ; leurs sujets se dirigent vers les bazars, vers les champs ou vers les *ghats* ; certains, avec un panier sur la tête, vont récolter le riz ; d'autres vont traverser les Sept Mers et les Treize Rivières pour se livrer au commerce ; et ceux qui n'ont rien à faire sortent, par groupes eux aussi ; ils suivent l'Ermite et chantent les louanges de Bouddha, le Dieu Soleil : « *Nama, Nama.* » (1).

C'est le soir ; dans le ciel d'un bleu profond, pas la moindre parcelle de nuage. La lune qui se lève repand sur la terre des nappes de liquide clarté, et le ciel lui-même a l'air d'un fleuve argenté ou d'un brillant filet lumineux, tendu du Nord au Sud.

L'Ermite Devala va le long des routes villageoises en chantant :

— « *Nama, Nama,*
salut à Gautama (2),
pareil à la Lune glorieuse. »

Les enfants sur les genoux de leur mère zézayaient :

— « *Nama, Nama,*
salut à Gautama,
pareil à la Lune glorieuse. »

(1) Salut ! Salut !

(2) Nom du Bouddha.

Debout sur les terrasses ou devant leurs maisons, les jeunes filles répètent :

— « Nama, Nama,
salut à Gautama,
pareil à la Lune glorieuse. »

Et immobiles dans leurs chambres, les vieilles grand-mères en entendant ces :

— « Nama, Nama,
salut à Gautama,
pareil à la Lune glorieuse »,

appellent tout le monde et s'écrient : « Ohé, vous tous chantez des louanges. »

Dans le temple du village les conques résonnent et les clochettes tintent en harmonie avec le chant de l'Ermite :

— « Nama, Nama,
salut à Gautama,
pareil à la Lune glorieuse. »

Quand la nuit pâissante s'efface devant l'aube naissante, les lotus, inclinés sous le poids des gouttes de rosée, soupirent :

— « Nama, Nama,
salut à Gautama,
pareil à la Lune glorieuse. »

Et la Lune qui s'incline lentement vers l'Ouest murmure :

— « Nama, Nama,
gloire à Gautama. »

Toute la Lumière matinale qui se pénètre vers la Terre répète doucement :

— « Nama, Nama,
salut à Gautama,
pareil à la Lune glorieuse. »

A ce moment-là, Nalaka s'éveille. Le verrou a été tiré et le vieil Ermite apparaît soudain. Par la porte ouverte,

la lumière dorée s'engouffre jusqu'au milieu de la chambre et caresse le front de Nalaka.

Nalaka se lève, il sort, salue l'Ermite, et enlève la poussière de ses pieds⁽¹⁾; l'Ermite le bénit :

— « O sois heureux », lui dit-il, « sois libéré de toute entrave. »

Et Nalaka tenant l'Ermite par la main le suit, sur la grande route.



Mais soudain, arrive la mère de Nalaka, elle pleure, s'essuie les yeux avec le pan de son *sari*⁽²⁾ et dit à l'Ermite, d'une voix suppliante :

— « O je t'en prie, ne m'enlève pas mon Nalaka ; je n'ai que lui au monde. »

L'Ermite répond :

— « Ne te désole pas, ma soeur, dans trente cinq ans, à partir d'aujourd'hui, il te reviendra, ton Nalaka. Ne crains rien, offre ton fils à Bouddha-Deva. »

L'Ermite se met à chanter des *mantras*⁽³⁾ et la mère de Nalaka, convertie, prend les deux mains de son fils et dit :

— « Debout sous le pur ciel bleu, je te vénère ô Bouddha-Deva. Je t'offre ma fleur Nalaka, mon joli bien-aimé ; je te l'offre en signe de vénération, ô Bouddha-Deva. »

Prenant Nalaka par la main, l'Ermite s'éloigne avec lui vers la forêt lointaine.

(1) Marque de respect envers les aînés, en usage encore de nos jours.

(2) Vêtement féminin.

(3) Prières conjuratrices.

NALAKA DANS LA FORÊT

De nouveau la forêt de Burdhana et la grande ombre sous le baniyan . . . Dans cette ombre, l'Ermite Devala et sa troupe de disciples font cercle autour d'un grand feu.

Les tridents ⁽¹⁾ des Sanyassis brillent sous les lueurs des flammes.

A l'entour : la forêt dense, plongée dans l'obscurité profonde. On ne voit rien dans tout ce noir, sauf le reflet passager des flammes aux tremblantes lueurs d'or. Pareilles aux éclairs de la saison des pluies, elles illuminent tour à tour le feuillage du baniyan, son tronc puissant et les cheveux noués des Sanyassis.

Isolé dans l'obscurité, Nalaka peut de nouveau méditer et poursuivre ses visions ; au-dessus de lui : le ciel d'un bleu sombre ; autour de lui : le grand calme de la forêt obscure...

On n'entend pas le plus petit murmure, aucune voix humaine ne trouble la quiétude environnante ; seul, de temps à autre, l'Ermite Devala rompt le silence et demande :

— « Et ensuite ? »

Et Nalaka lui décrit les visions qui se succèdent dans son esprit :

— « Le Roi Shouddhodana est assis sur un trône d'ivoire recouvert d'une peau d'antilope ; Bouddha-Deva est sur ses genoux ; de chaque côté du Roi se tiennent les Astrologues par groupe de quatre ; devant le Roi brûle le feu de *Homa*, ⁽²⁾ près de lui, est assise la mère de Bouddha, entourée de

(1) Emblème des ascètes.

(2) Feu sacré qu'on offre aux dieux et dans lequel on jette du beurre clarifié.

Dhandurbo ⁽¹⁾, de coquillages, de clochettes, de fleurs, de pâte de bois de santal, de baguettes parfumées et d'encens.

La Poujah ⁽²⁾ est terminée ; le Roi demande aux Brahmines :

— « Quel nom allons-nous donner au petit Prince ? »

Les Brahmines répondent :

— « Aux peuples de la Terre ce Prince apportera *l'Artha* ⁽³⁾ et le Siddhi ⁽⁴⁾. Nous le nommerons donc Siddhartha. Si ce Prince devient Roi, il obtiendra tout *l'Artha* que peut souhaiter un être humain ; s'il ne devient pas Roi il apportera au Monde la Lumière de la Connaissance et il accomplira la mission de sa vie en atteignant plus tard le *Nirvâna* ⁽⁵⁾. De toutes manières, nommons-le Siddhartha. »

Le Roi demande encore :

— « Le Prince Siddhartha, deviendra-t-il Roi, règnera-t-il sur mon royaume ? Ou bien quittera-t-il le royaume pour la forêt afin de faire son *tapasya* ⁽⁶⁾ et d'obtenir la Lumière de la Connaissance ? Dites-moi la vérité. »

Craie en main, les huit Astrologues du Roi se livrent à des calculs compliqués, puis chacun d'eux donne son avis.

Ram Sri Ram Acharya, le premier Astrologue, en brandissant deux longs doigts décharnés, dit au Roi :

— « O Seigneur, le Prince sera : soit Roi, soit Sannyassi : il est difficile de dire lequel des deux ; il y a de grandes chances pour que cela soit l'un ou l'autre... »

Lakshmana, le second Astrologue, tout en mettant la main sur ses yeux, dit au Roi :

(1) Herbe servant d'offrandes pour les dieux, ainsi que tous les objets qui suivent.

(2) Cérémonie religieuse.

(3) La solution des problèmes.

(4) L'accomplissement.

(5) La Béatitude suprême.

(6) Austérité, exercices religieux.

— «Oui, Seigneur, oui, ce que dit mon frère est vrai, tout-à-fait vrai.»

Joyadhvaj, le troisième, agitant les mains, s'écrie :

— «Il y a le pour et le contre, c'est à la fois oui et non...»

Srimantin, le quatrième, dit en dodelinant de la tête.

— «Je suis du même avis.»

Bhoja, le cinquième, dit en faisant rouler ses yeux dans ses orbites :

— «Je vois ceci et je vois aussi cela.»

Chandaka, le sixième, tournant ses épaules de gauche à droite dit :

— «Je vois de cette façon-ci et aussi de cette façon-là.»

Shoubana, le frère de *Chandaka*, dit au Roi, tout en emplissant ses narines de tabac à priser :

— «Je vois ce que voit mon frère.»

Le dernier Astrologue est le plus jeune, mais il est le plus savant. Il s'appelle *Kondinyah* ; l'index levé il dit au Roi :

— «O Roi, il n'est pas question de ceci ou de cela, de cette chose-ci ou de cette chose-là; voici la vérité: ce Prince ne peut pas être autre chose que le Bouddha, il ne pourra jamais rester enfermé dans le Palais; un jour, il apercevra tour à tour un vieil homme décrépit par l'âge, un homme souffrant et malheureux, émacié par la maladie et un cadavre immobile et ce jour-là le Prince Siddhartha s'en ira, plongeant ton heureuse maison dans le noir désespoir, il s'en ira, comme l'oiseau s'envole de sa cage, en secouant loin de lui ses entraves dorées.»

Nalaka se tût, tous les Sanyassis se levèrent en poussant un long gémissement. Alors, sortant de sa méditation, Nalaka ouvrit les yeux et vit que l'aube avait remplacé la nuit.

DERRIÈRE LE GRAND MUR DORÉ

Nalaka, depuis ce jour-là, n'a plus de visions variées.

Dès qu'il entre en méditation, il voit toujours la même chose : une chose énorme qui brille comme du feu au coucher du soleil, et qui couvre tout le ciel bleu, empêchant le vent de souffler.

C'est un gigantesque mur de briques d'or, un mur sans commencement ni fin. Les pensées de Nalaka, telles des oiseaux, s'envolent encore et toujours vers ce grand mur, mais elles reviennent, incapables de vaincre la résistance de l'immense paroi d'or.



Et le temps s'écoule ainsi, jour par jour, mois par mois, année par année...

D'un côté de la muraille d'or vit Nalaka, libre oiseau de la forêt ; de l'autre, vit le Prince Siddhartha, pauvre oiseau captif ; pour empêcher qu'il ne devienne Sanyassi et ne quitte le Palais, le Roi Shouddhodana entoure son fils d'illusions, de rêves dorés, et de rires joyeux. L'éternelle mélodie de la flûte, les chants du plaisir, les hymnes au bonheur s'élèvent autour du Prince... mais il est prisonnier comme l'oiseau enfermé dans une cage d'or...



En été, le soleil implacable dessèche les rivières et le vent brûlant souffle de part et d'autre ; à la saison des pluies, les nuages nouveaux apparaissent à l'horizon, toute la terre semble flotter sur une vaste nappe d'eau et le courant des rivières devient impétueux ; en automne, les nuages blancs,

emportés par la brise légère, flottent dans le ciel d'un bleu profond, et les rivières à sec montrent leurs berges de sable d'or ; en hiver, la neige apparaît sur les cimes lointaines et les feuilles et les pétales s'éparpillent dans l'air brumeux ; au printemps, enfin, la terre se couvre de fleurs, de parfums variés chantent dans le ciel, des chants d'oiseaux fleurissent au clair de lune et la brise du Sud disperse dans tous les sens, ces parfums et ces chants. Sous l'influence de ces saisons variées, les oiseaux en cage s'inquiètent, s'agitent, et veulent s'envoler...

Pareil à ces oiseaux, le jeune Prince captif perd tout repos derrière le mur doré de son Palais ; inquiet, agité, il voudrait abattre l'immense muraille d'or, se libérer, s'enfuir...

Il lui semble entendre les voix de l'Univers entier ; toute la Terre l'appelle, tout l'attire : les chaudes journées d'été et les nuits humides de la saison des pluies ; les soirées d'automne et les matinées d'hiver ; les heures lancinantes du printemps et le chant du *kokila* (1) ; les hurlements du vent et le bruit de la pluie qui tombe ; les frémissements de l'hiver et le murmure des feuilles dans la forêt. Toutes les voix de la nature semblent gémir vers lui avec un désespoir intense.

— « Viens, ah viens, vers nous ! sauve-nous, sauve-nous ! les terribles flammes de la souffrance déciment l'univers, le feu cruel de la mort dévaste tout ; à force de chagrins et de souffrances, la terre est devenue morne, lugubre et desséchée. Vois les torrents de larmes qui s'échappent de tous les yeux et arrosent toutes les poitrines, vois la marée du désespoir qui monte et rompt les digues des esprits.

La joie est éphémère comme les éclairs du ciel, le bonheur est comme les nuages d'automne qui flottent au loin

(1) Coucou.

sans jamais s'arrêter, la vie est pareille aux fleurs du *shinli* ⁽¹⁾ pleines des gouttes de rosée de l'hiver, elles meurent après avoir perdu un à un leurs pétales; le printemps, saison de la joie, est éphémère et fugitif. Dans tout l'univers les flammes de la douleur alimentent jour et nuit les *chitas*. ⁽²⁾ O qui éteindra ces flammes de la douleur ?

O qui bannira la terreur de ce monde, si ce n'est toi ? Ne reste pas ainsi, caché dans l'oubli, plongé dans l'illusion; rompt ces entraves de fleurs, sors du Palais, sauve-nous, apporte à tous les êtres un message de Foi inébranlable ! »

Ainsi, le cœur de Nalaka, et le cœur de l'Univers entier, et le cœur du vent et le cœur du Ciel et tous les cœurs dans l'inquiétude, attendent anxieusement la venue de Bouddha-Deva...

(1) Arbre.

(2) Bûchers funéraires.

LA MORT DU CYGNE

Devant la muraille d'or, le Désespoir s'abat comme une pluie torrentielle, ou ébranle les portes d'or comme un ouragan impétueux. Parfois, vêtu de lumière, le Désespoir appelle doucement le Prince.

— « Viens! O viens avec moi. »

Parfois vêtu d'obscurité, il le supplie :

— « O délivre-moi. »

Tantôt il s'épanouit en fleur de pourpre, tantôt il se flétrit comme une feuille sèche... Autour de Siddhartha dansent les rires et les sanglots de tout l'Univers; pendant des mois et des mois, pendant des années et des années, de maintes façons différentes, la Vie et la Mort lui apportent leur Message. Un jour, dans le ciel bleu, le Prince aperçoit un vol de cygnes blancs pareil à une guirlande de fleurs de *parisade*. (1).

Dans un délire de joie rythmique, des milliers d'ailes blanches s'élèvent et s'abaissent et mille cygnes chantent en chœur :

« Envolons-nous, envolons-nous, envolons-nous ! ».

La Terre entière frémit en entendant ce chant et le Ciel entier semble y répondre, les nuages accourent hissant leurs voiles blanches et le vent souffle pour faire voguer ces nuages.

Le Fleuve, plus rapide, se précipite vers la Mer et la Mer agitée s'élance vers la Rivière, brise les rochers et envahit les bancs de sable.

Soudain, toute cette joie, tout ce mouvement et tous ces

(1) Fleurs célestes imaginaires.

chants sont traversés par une flèche partie d'une main invisible; rapide comme l'éclair cette flèche transperce l'aile d'un des cygnes et des cris d'agonie emplissent le Ciel.

Telle une fleur déchirée se détachant d'une guirlande blanche, l'un des cygnes s'abat aux pieds de Siddhartha, un Roi-cygne dont l'aile est transpercée d'une flèche et dont le corps est tout couvert de sang...

Où sont les délices de ce vol à travers l'espace, que sont devenus les chants joyeux qui rythmaient ce vol? En un instant tout a pris fin...

Le Ciel est vide, la Terre est morne, la brise a fui; la flèche aigüe a mis fin pour toujours aux chants, aux jeux, aux envolées.



Alors, Siddhartha perçoit des pleurs et des sanglots qui semblent venir de loin, de très loin... des sanglots qui viennent des profondeurs du cœur et qui s'épanchent en spasmes ininterrompus; il entend des sanglots et encore des sanglots...

Nuit et jour au milieu du travail, au milieu des jeux et des plaisirs, les sanglots vont et viennent. Siddhartha n'entend plus que le bruit des sanglots, des sanglots de tout l'Univers; il lui semble que tout le monde pleure: les créatures les plus humbles et les hommes les plus puissants...

LA VIEILLESSE

Jour et nuit, la pluie et les orages se succèdent.

Mais, un matin, une lumière venue de l'Est éclaire le ciel, les nuages ont fui et le brouillard a disparu, le ciel semble sourire de joie, la brise semble chanter de joie. Une douce lumière dorée caresse le bord des nuages ; les oiseaux dans la forêt, les paysans dans les villages, et les enfants dans leurs maisons chantent des hymnes de joie.

Debout au seuil d'une porte qui s'ouvre vers l'Est, Siddhartha regarde au loin, et par cette matinée radieuse il lui semble soudain qu'il n'y a plus de douleurs, qu'il n'y a plus de larmes sur la terre. . . .

D'aussi loin que l'on peut entendre, on n'entend résonner que de la joie ; aussi loin que l'on peut regarder, on ne voit briller que de la joie. Cette joie resplendit au milieu des champs dans la glorieuse verdure ; dans les forêts et sur les arbres elle s'épanouit en fleurs ; dans les chaumières, elle brille sur les visages souriants des enfants, sur leurs tuniques de couleurs vives et sur leurs jouets neufs.

La joie tombe partout en averses de fleurs, elle frémit dans les lianes et dans le feuillage, elle suit la brise, et joue avec la poussière d'or qu'elle lance d'un chemin à l'autre, comme si elle éparpillait de *l'abir* ⁽¹⁾.

L'esprit de Siddhartha s'élance sur un chariot imaginaire, sur un chariot d'or, qui, à travers les joies et les

(¹) Poudre rouge que l'on se lance dans les rues au printemps, pendant la Dol-Jatre ou Fête de Holy, sorte de Carnaval très populaire et très en faveur aux Indes.

délices de ce jour radieux, s'avance lentement vers l'Est d'où l'aube a chassé toute obscurité.

Il lui semble, de plus en plus, ce jour-là, qu'il n'y a plus de douleurs dans l'Univers, plus de souffrances et plus de larmes. Il n'y a que des joies : la joie de s'éveiller le matin, la joie de saluer l'aube dorée après la nuit sombre, la joie qui fleurit comme une fleur, qui se balance comme une guirlande, qui s'élève comme un son de flûte, qui murmure comme un chant d'extase ; il semble à Siddhartha, que sur la terre, plus rien ne se fane, et plus rien ne meurt. . . .



Soudain, telle la flamme vacillante d'une lampe, toute la joie du Monde s'éteint : venu on ne sait d'où, un vieillard s'approche du chariot de Siddhartha, un vieil homme appuyé sur un bâton, il n'a que la peau sur les os ; le poids des années l'a courbé en deux, ses mains décharnées tremblent, ses pieds incertains tremblent, ses épaules voutées tremblent aussi, et les mots tremblent dans sa bouche édentée, ses yeux ne voient plus rien, ses oreilles n'entendent plus rien. Il tient devant lui sa main desséchée comme un morceau de bois brûlé, il fuit la lumière et va vers l'obscurité, lentement, silencieusement, solitairement.

Il n'a plus de moyens, plus de force ; il n'a plus de joie ni de repos, il n'a plus personne au monde, plus personne qui lui appartienne, ses amis, ses enfants, ses parents, tous sont morts ; la vie n'a plus de saveur pour lui, la lumière blesse ses yeux, les chants écorchent ses oreilles, la joie lui semble triste.

Il continue sa route, seul, sans compagnon, fuyant la joie, fuyant la lumière, enveloppé d'obscurité, de douleurs, de souffrances et d'angoisse, comme d'une couverture déchirée en cent morceaux.

A son approche, la Joie s'envole, les chansons se taisent, le bonheur s'enfuit et la beauté meurt de frayeur.

Le vieillard semble barrer la route à Siddhartha ; couvrant d'une ombre noire toute la lumière du matin, riant du rire hideux d'un démon édenté, il semble lui dire :

— « Regarde-moi, c'est moi la Vieillesse, il ne reste aucun espoir à ceux que j'emprisonne dans mes griffes, rien ne peut les délivrer quand une fois je m'empare d'eux. Je dessèche tout, je détruis tout ; j'enlève la saveur de toute chose, j'efface tout plaisir de la vie, ô Prince, apprends à me connaître ; le jour viendra où toi aussi tu tomberas en mon pouvoir, ne t'avisés point de croire que parce que tu es Prince, la vieillesse te sera épargnée. »

Et le vieil homme regarde autour de lui ; son sourire hideux et menaçant, assombrit le ciel, efface la verdure des champs, fane les récoltes et dessèche les rivières ; tout ce qui est jeune semble vieillir, tout ce qui est frais semble pourrir. Et derrière les rochers réduits en poussière et les arbres brisés, Siddhartha aperçoit toujours la hideuse figure de la Vieillesse édentée, avec ses cheveux blancs soulevés par le vent.

Traînant dans la poussière sa tunique en lambeaux, la Vieillesse avance cahin-caha ; elle prive la vie de toute joie, de toute lumière ; elle dérobe et dessèche tout ce qui se trouve sur son chemin ; pas à pas, elle avance accompagnée du tintamarre hideux que font ses os qui s'entrechoquent...

LA MALADIE

Quelques jours après, le char imaginaire, le char d'or de Siddhartha franchit la Porte du Sud de Kapilavastou et s'ébranle lentement sur la route. La brise du Sud agite les bannières du char, la brise parfumée de santal, la brise qui sent les fleurs sauvages qui caresse les corps, les baigne de fraîcheur, qui atténue la chaleur et adoucit la souffrance ; la brise du Sud, aux vertus bienfaisantes, dont la caresse fait s'épanouir les fleurs et fait naître la joie.

Au loin, un petit berger solitaire joue de la la flûte, et un *papya* ⁽¹⁾ amoureux lance d'ardentes mélodies... ces chants imprègnent la brise du Sud, elle les porte à toutes les oreilles et par les oreilles elle les fait pénétrer au plus profond des cœurs.

Ce soir, personne ne veut rester enfermé, chacun ouvre sa porte, et sort de sa maison ; on travaille, on chante en plein air, à la lueur des étoiles ; le ciel est baigné d'une obscure clarté bleue et la terre est plongée dans une ombre fraîche ; de la terre au ciel souffle la douce brise du Sud, la frisonnante, la murmurante brise du Sud, qui glisse sur les eaux, et les champs, à travers les forêts et les jungles, sur les maisons et les jardins apportant des présages de bonheur et jouant sur la flûte de la joie.

Dès que cette brise l'effleure, le cœur palpite de délices,

(1) Oiseau dont le chant est particulièrement mélodieux ; on le retrouve dans tous les poèmes ; telle une pluie légère son chant mélancolique rafraîchit l'âme évoquant les sentiments les plus doux. Le *papya* est l'ami des poètes, des rêveurs.

et l'esprit enivré tend ses voiles et les gonfle.

Le soir, le Char de l'Esprit est lancé, il danse de la Berge du Désespoir au Rivage de la Joie, il danse au rythme des chants des bateliers.

Scintillant sur les eaux calmes de la Mer du Bonheur, l'Etoile du Matin, du haut du ciel, regarde la terre, et se penche vers elle, telle une fleur de rêve ; la lumière du bonheur, telle une averse, inonde la terre, et le vent du bonheur la caresse doucement de l'Est à l'Ouest, du Nord au Sud...

Il semble que la tristesse et la souffrance ont fui la terre à jamais et que toutes les choses et tous les êtres sont plongés pour l'éternité dans le bien-être, le bonheur et la paix.

A ce moment-là, éteignant toute lumière et mettant fin à ce rêve de joie, se dresse devant les yeux de Siddhartha un être d'une pâleur mortelle. Tremblant de fièvre, succombant de maladie, il ne peut se tenir debout, il tourne sur lui-même et tombe en proie au vertige. Incapable de rien faire, il ne peut que s'effondrer dans la poussière et la boue. Tantôt il grelotte, tantôt il réclame à boire, tantôt son corps est brûlant et l'on croirait que tout son sang va s'épancher par ses yeux ; dès que son regard fiévreux se tourne vers le ciel, il semble que la voûte céleste va s'enflammer toute entière. Parfois, tout le sang de son corps semble se changer en eau et s'écouler de ses membres froids et jaunâtres comme du vieux parchemin. Dès qu'elle l'effleure, la brise devient glaciale, quand il aspire, on dirait qu'il suce jusqu'à la moëlle toute la vitalité du monde ; quand il respire il a l'air de répandre sur l'Univers entier toutes ses douleurs, toutes ses souffrances, toutes ses angoisses....

Alors, Siddhartha s'aperçoit que toute lumière est bannie du Monde, que la brise du Sud est morte, que toutes les chansons et toutes les voix se sont tues.

Dans ce silence, Siddhartha entend un bruit, un bruit,

venu du tréfonds de ce pauvre corps jaune et boueux, plein de fièvre et de maladies, il entend un bruit pareil à celui du marteau frappant un mur de pierre : « dac-dac ». Pour accompagner ce bruit, les étoiles du ciel semblent battre la mesure, elles brillent puis disparaissent, étincellent puis s'éteignent ; le vent bat la mesure, lui aussi, il va, il vient, pousse des soupirs lugubres, puis se tait... Fuyant cette horrible vision de fièvre et de maladie, Siddhartha rentre chez lui, au milieu de ses richesses princières. Mais il a beau avoir atteint de nouveau le rivage de la Mer du Bonheur, il entend en son cœur un incessant « dac-dac », qui semble résonner sur ses côtes.

LA MORT

Ce soir Siddhartha a franchi la Porte de l'Ouest ; poursuivant ses recherches, il longe sur son char la route du Couchant.

Il avance sur son char doré, vers l'endroit où meurt le jour et où la lumière du soleil se fond dans l'obscurité.

Tournant le dos au soleil couchant, chacun rentre chez soi, chacun va retrouver le bonheur. Seul Siddhartha n'a pas l'esprit en paix ; inquiet, il s'éloigne de chez lui.

En chantant joyeusement, les oiseaux volent vers les branches d'arbres pour regagner leurs nids ; dans la poussière dorée du crépuscule, le long des champs et des ruisseaux, les veaux et les génisses rentrent à l'étable ; les petits bergers, tout en jouant de la flûte, se hâtent de retourner à leurs huttes de boue où les attendent leur mère, les bras tendus vers eux.

Après avoir vendu leurs denrées et fait des achats dans les foires et les marchés lointains, les villageois rentrent eux aussi.

Tout le monde rentre : ceux qui étaient partis très loin et ceux qui étaient restés près du village.

La nuit tombe.

Certains rentrent à la lueur des torches, d'autres, n'ont pour les guider que les lampes du ciel, ⁽¹⁾ la flamme sacrée qui brûle sous les arbres devant la statue de *Dourga*, ⁽²⁾ ou les lampes allumées par ceux qui lisent et qui travaillent dans les maisons.

(1) Les étoiles.

(2) Déesse de la Destruction.

Tous regardent ces lumières qui brillent comme brillent les yeux pleins d'amour d'une mère ; et tous s'empres- sent de rentrer auprès d'un père, d'un frère, d'une sœur ou d'un ami ; le mendiant lui-même semble joyeux ce soir et il chante :

— « Voici la Mère qui rentre,
la Mère *Uma* ⁽¹⁾ qui rentre chez elle. »

Et il joue un air de bienvenue sur son *ektara* ⁽²⁾.

Des chants de joie retentissent partout : le chant des conquies présage d'heureuses rencontres ; le chant du retour, le chant de ceux qui se blottissent entre des bras aimés, le chant de ceux qui s'étreignent... tous ces chants flottent dans le ciel, voguent sur la brise fuyante, pénètrent derrière les portes ouvertes, et frappent aux murs des chambres vides.

Les âmes solitaires et les cœurs meurtris s'ouvrent en entendant ces chants ; ils les laissent pénétrer en eux, ces chants joyeux du retour, ces chants ardents du désir et de l'espoir, ces chants qui ramèneront peut-être la bien-aimée perdue...

Siddhartha s'aperçoit que la joie règne partout ce soir ; dans la nuit heureuse, pas la moindre brèche par où la douleur puisse se glisser.

La joie déborde comme une rivière trop pleine, la joie est intense comme la lumière de la lune par une nuit de pleine lune ; et l'éclat de cette joie, la *rasa* ⁽³⁾ de cette joie, emplit de lumière, jusqu'au bord, la coupe de l'Univers entier.

(1) La nuit

(2) Petit instrument de musique à une seule corde.

(3) *Rasa*, mot sanscrit intraduisible, voir la chapitre sur *Rasa* dans « *Sadanga* » par Abanindranath Tagore (Petite Collection Orientaliste, Editions Bossard). « *Rasa* », cela ne peut ni s'expliquer, ni se démontrer, ni s'exprimer, c'est quelque-chose qu'il faut

Une inondation de délices envahit toute la terre ; aujourd'hui plus rien n'est desséché, plus rien n'est vide. Siddhartha voit défiler sur son passage les joies les plus diverses : il voit des unions heureuses et des retours bénis, il voit des troupeaux de délices qui franchissent les portes ouvertes et forcent l'entrée des cœurs. En ce jour enchanté, personne n'est oublié, personne n'est abandonné, personne ne s'en va, personne ne peut s'éloigner, solitaire ; et Siddhartha se demande :

« Y a-t-il en ce jour un seul être qui ne soit pas heureux ?

Y a-t-il un seul lieu d'où soit bannie la joie ?

Y a-t-il quelqu'un qui souffre aujourd'hui, quelqu'un qui pleure ou qui erre tout seul, avec un visage pâle et triste ? »

Un son métallique, un son désolé, vient répondre à Siddhartha, c'est le son fêlé d'une cloche en cuivre, venu d'un vieux temple en ruines ; trois fois la cloche semble gémir et dire :

« Il-y-a, il-y-a, il-y-a-de-la-dou-leur. »

Puis, rompant tout à coup l'apaisement universel, des cris désespérés s'élèvent :

— « Hélas ! hélas ! oh ! oh ! »

Et ces cris, percent le ciel, déchirent la brise et meurtrissent les trente-deux nerfs du cœur.



Siddhartha s'éveille brusquement de son rêve de bonheur ; il lève les yeux vers le ciel et il lui semble que la lumière des étoiles est devenue terne, comme les yeux d'un moribond ; il baisse les yeux vers la terre et il lui semble qu'un pâle linceuil de brume ensevelit peu à peu les champs

ressentir, cela palpité autour de nous, entre en notre cœur et le remplit tout entier, cela envahit enfin tout notre être, faisant disparaître complètement toute autre sensation.

et l'eau, comme si quelqu'un désirait voiler à jamais le visage de la Terre.

Dans les chaumières, les flammes des petites lampes en terre se mettent à vaciller ; elles brillent, puis pâlissent, se mettent à trembler puis brusquement s'éteignent pour toujours. Il n'y a plus de lumière, nulle part...

On n'entend plus le moindre bruit, plus la moindre parole.

De gros nuages noirs, gonflés de pluie, cachent la moitié du ciel et se penchent vers la terre, comme de grands yeux sombres lourds de larmes ; du haut du ciel, les gouttes de pluie, comme de grosses larmes, tombent sur la terre l'une après l'autre, et à travers ce réseau de pluie, Bouddha-Deva regarde passer, tel un fleuve qui s'écoule, toute une théorie de gens qui portent sur leurs épaules, dans leurs bras, ou contre leur cœur, des milliers de cadavres enveloppés de voiles blancs. Ils passent et leurs pieds sans bruit se posent sur le sol ; des sanglots venus de leurs cœurs déchirés soulèvent leurs poitrines haletantes, mais pas un mot ne leur vient aux lèvres.

Ils marchent rapidement vers la berge de la rivière ; leurs yeux désespérés fixent de loin le couchant, là où s'éteint toute lumière, là où finit le jour ; ils marchent vers la berge où se dressent les bûchers funéraires ; ils vont là bas, loin des maisons, loin des cœurs aimés, loin des genoux accueillants ; très loin du chemin qui ramène au foyer vers ces cœurs et vers ces genoux. Ils marchent sur la route qui les mène de plus en plus loin, sur la route qui les oblige à tout laisser derrière eux, sur la route où l'on pleure à l'instant de la Séparation.

D'un côté et de l'autre, coulent des larmes, s'élèvent des cris macabres⁽¹⁾ et brillent les flammes des bûchers funéraires.

(1) En portant les cadavres, les hindous scandent leurs pas de chants funéraires, de cris tristes.

Au milieu, il y a la route, la route par laquelle il faut passer soit en pleurant, soit en faisant pleurer les autres. De temps à autre, telle une haleine chaude, le vent souffle sur les cendres, il les soulève, les jette au visage et dans les yeux des voyageurs qui longent la Route de la Mort, des voyageurs qui cheminent vers les bûchers funéraires.

Siddhartha voit ces cendres emportées par le vent, ces cendres qui blanchissent les cheveux, pâlisent et flétrissent les joues, ces cendres chaudes qui brûlent ceux qui les touchent et s'évanouissent dès qu'on les touche.

Le feu s'éteint et se change en cendres qui s'envolent au loin, la lumière n'est plus que de la cendre qui s'éparpille, la vie devient cendre et se disperse à l'entour ; la mort elle-même devient de la cendre, de la cendre qui pénètre partout ; le bonheur est réduit en cendre et s'enfuit ; la douleur se change en cendre et disparaît ; tout ce qui vit dans ce monde se transforme en poussière et en cendre et s'envole loin, de plus en plus loin, comme un grand nuage gris à travers le ciel pâle.

Et sous le ciel morne, Bouddha-Deva voit une mère qui soulève des deux mains son enfant mort, et qui regarde fixement le petit cadavre ; autour d'elle, le vent gémit « Hélas ! hélas ! hélas ! »



Ce jour-là, quand Siddhartha rentre chez lui, il s'arrête devant la grande coupe d'or où flottent toujours des lotus blancs, mais au lieu de fleurs fraîches, il aperçoit une poignée de cendres et un os humain à demi calciné . . .

LA GRANDE TERREUR

Le vent glacial, tel une lame de couteau, taillade les poitrines qu'il effleure; une brume hivernale couvre la terre entière; la lumière du soleil ne descend plus jusqu'à elle et celle des étoiles non plus; dans cette demie obscurité le jour et la nuit se ressemblent; il n'y a plus de couleurs, il n'y a que du blanc et du noir; sous la rosée blanche et à travers la brume obscure, tout semble lointain et vaguement estampé.

Debout, au seuil d'une Porte qui s'ouvre vers le Nord, Siddhartha regarde au loin: toute la verdure de la terre, toutes les feuilles, et toutes les fleurs sont couvertes de neige et voilées de brouillard; sous le poids de la glace, les ondulations des routes et des prairies ont disparu. Pas un oiseau ne chante ni ne traverse le ciel, aucun parfum de fleur, aucun reflet de bonheur, aucune mélodie de joie ne flotte sur la brise.

Sous la neige et la brume froide et dans le calme sans vie de l'hiver, tout se tait, tout s'arrête, tout semble pétrifié...

Debout dans la neige, le brouillard et les glaçons du Nord, Siddhartha se demande, jour après jour: « Quand la lumière reviendra-t-elle déchirer ce filet de brume? »

« Quand la joie se révélera-t-elle de nouveau? faisant fondre la glace et s'épanouir les fleurs, et couvrant la terre de couleurs variées? »

Mais aucune réponse ne vient rompre le silence immobile.

L'oreille et l'esprit tendus, Siddhartha, attend vainement

une réponse ; pas un son ne perce l'étrange muraille claire-obscur. Jour et nuit, il attend cette réponse qui ne vient pas.



Debout, au seuil de sa porte, Siddhartha silencieux regarde vers le Nord.

A perte de vue il voit un mur de glace et une paroi de brume et à travers ce mur transparent et cette paroi nuageuse, il aperçoit la Vieillesse qui tremble avec ses cheveux blancs ; la pâle Maladie qui grelotte, et dont les yeux vagues fixent le vide, et la Mort couverte d'un froid linceul blanc. Comme s'il regardait son propre reflet dans un miroir, ou s'il couvrait de figures une feuille de papier blanc, Siddhartha aperçoit sur le mur de glace des visions diverses ; il voit les hommes qui peuplent le Monde de la Vie ; il voit les hommes naître, vieillir et mourir et il voit aussi la grande Terreur qui, armée d'un trident ensaglanté, poursuit impitoyablement tous les hommes.

La Fièvre, la Vieillesse et la Mort suivent la Terreur en courant comme trois chiennes de chasse ; avec leurs griffes et leurs crocs elles déchirent tout, détruisent tout, arrachent tout sur leur passage. Rien ne leur résiste, rien ne leur échappe ; elles sautent dans les rivières et les rivières terrorisées se dessèchent, elles heurtent les montagnes et les rochers réduits en poussière tombent et se mélangent à la terre, elles brisent les chaînes et font sauter les verrous.

Pénétrant jusqu'au fond des chambres, elles arrachent l'enfant des bras de sa mère, et enlèvent les parents et les bien-aimées ; rois et paysans, petits et grands, tous fuient devant la Terreur comme fuient devant l'orage les feuilles sèches sur la route poussiéreuse. Tous tremblent de peur, tous se courbent de frayeur, puis tous meurent ; et toute vie s'éteint comme s'éteint la lampe sous le vent d'orage.

Rien n'est à l'abri de la Terreur.

A travers le ciel, la Terreur arrive avec un grand cri de lamentation ; vive et agile, a travers le vent, la Terreur arrive avec un chant de mort. Ici et là, sur terre et sur mer, règne la Terreur. La Terreur de la Vieillesse, la Terreur de la Maladie et la Terreur de la Mort ont tout envahi.

Où donc est le bonheur, où donc la paix, où donc le bien-être ?

Siddhartha sent le Terreur s'emparer de lui ; elle est dans son esprit et dans ses yeux ; elle passe au-dessus de sa tête, avec un bruit de tonnerre ; elle se glisse sous ses pieds, et secoue le sol comme un tremblement de terre. Tel un gigantesque filet, la Terreur emprisonne tout, et la terre entière aspire à la délivrance ; a travers les mailles de l'immense filet se tendent des milliers de mains terrorisées qui essayent d'atteindre le ciel. Apportés par le vent, les mêmes cris retentissent sans cesse :

— « Sauve-nous, ô délivre-nous ! »

Mais qui pourra sauver ceux qui crient, qui pourra les délivrer ?

Le filet de la Terreur est tendu autour de la Terre, et tout l'univers est prisonnier !

Et Siddhartha se demande :

« Y a-t-il quelqu'un qui ne craigne rien ?

Y a-t-il quelqu'un qui ne souffre pas ?

Y a-t-il quelqu'un d'assez fort pour délivrer l'Univers de la Terreur et déchirer cet épais filet d'illusions ? »

Et soudain, venant du Ciel, de la Terre et de la Mer, venant de l'Est et de l'Ouest, du Nord et du Sud, la réponse apportée par le vent parvient à Siddhartha :

— « O Bouddha tout puissant, ce sont les Bouddhas qui conduisent les hommes des Trois Régions à la Grande Route du Salut ; ce sont les Bouddhas, pleins de force

et de vigueur, pleins de savoir et de puissance, ce sont les Bouddhas calmes, aimants et compatissants qui donnent le bonheur à tous. Ils sont les Bienfaiteurs du monde, ils sont les Rives de l'Espérance; il sont les Sauveurs et les Soutiens de ceux qui sont seuls au Monde; le Lieu de Repos de ceux qui sont sans abri, le dernier Espoir de ceux qui se sont égarés, l'Ami de ceux qui n'ont plus d'amis, les Messagers de Foi de ceux qui ont perdu la Foi et le Dernier Refuge de ceux qui ne savent plus où aller. »

Alors, peu à peu, comme la lumière chasse l'obscurité, Siddhartha chasse de son esprit l'image de la Terreur universelle.

Il voit la brume qui ternissait le ciel se changer en lumière et descendre sur la terre; il voit au contact de cette lumière, la glace se fondre et la terre se couvrir de verdure, de feuillage et de fleurs; il voit la joie s'éveiller de nouveau sous la caresse de cette lumière, dans les bois, dans toutes les forêts, cette lumière se glisse dans le monde, cette lumière résonne comme un chant de flûte; dans les cœurs, cette lumière se change en bonheur. Partout, cette lumière déborde, elle inonde tout d'un flot de paix, ouvre les Portes de la Joie, et plante dans les Trois Mondes ⁽¹⁾ sa bannière aux sept couleurs ⁽²⁾.

Sur cette Route de Lumière Siddhartha aperçoit un mendiant qui chemine; tel une incarnation de la joie, il inculque le courage à ceux qui sont terrorisés et console ceux qui souffrent.

Devant lui marchent les Bouddhas du passé, derrière lui marchent les Bouddhas de l'avenir.

Siddhartha, surpris, s'aperçoit tout d'un coup que le mendiant qui chemine au milieu des Bouddhas... c'est...

(1) Au Ciel, sur Terre, et dans les Regions Souterraines.

(2) Symbole de la joie.

lui-même. Il est nu-pied et nu-tête ; sans peur, sans chagrin, sans douleurs, il traverse la glace et marche à travers la brume. Il s'avance, heureux, intrépide, distribuant autour de lui la Joie et l'Espérance.

La Grande Terreur, effondrée à ses pieds, tremble comme une ombre flotte et le grand Filet de l'Illusion traîne à terre, déchiré comme un lambeau de nage.

Ce jour-là, comme tous les autres jours, Siddhartha rentre chez lui, mais son esprit a perdu toute tranquillité : il ne peut plus rester au Palais, il ne peut plus demeurer prisonnier dans cette chambre nuptiale couverte de rêves dorés et entourée d'un filet d'illusions. Son esprit distrait, quitte la chambre et s'envole, seul et sans craintes, vers les berges d'une rivière inconnue et vers les routes lointaines d'un pays inconnu.

LE DEPART DE SIDDHARTHA

Rien ne peut plus retenir l'esprit de Siddhartha, ni son fils nouveau-né pareil à un bouton de lotus, éclos en même temps que l'Etoile du Soir, ni la Reine Yasodara, la jeune mère au clair sourire et au doux visage, ni les chants mélodieux des suivantes, ni les guirlandes de lumières de toutes les maisons de Kapilavastou.

Rien ne peut plus enchaîner Siddhartha dans le Monde de la vie. Son esprit s'envole... son esprit s'envole au loin....

— « Maintenant qu'il a un fils, Siddhartha restera dans le Monde », pense le Roi Shuddhodana, et il donne à l'enfant le nom de Rahula.

Mais Siddhartha restera-t-il dans le monde ?

Le petit Rahula y reste, et la mère de Rahula et le Palais, et les chambres et les amis et les serviteurs, tout et tout le monde reste. Mais le Roi Shuddhodana s'accroche à un vain espoir : Siddhartha ne restera pas ; et de plus en plus détaché de tout, il s'enfuit, une nuit, il s'enfuit, enfin, là où son esprit l'a déjà précédé



Une nuit de pleine lune au mois *d'Ashar* ⁽¹⁾.

Il est minuit.

Au Palais, les chants se taisent et les lumières s'éteignent.

Tout le monde dort.

Siddhartha appelle son serviteur préféré, le fidèle Chandaka.

— « Amène-moi mon cheval, » dit-il.

(1) Mois de Juillet.

Chandaka amène Katak, le cheval blanc caparaçonné d'or.

Il est minuit.

Siddhartha enfourche son cheval et il part vers la Berge Lointaine de la Rivière Inconnue.

Derrière Siddhartha, le Palais de Kapilavastou semble se dissoudre dans la nuit ; devant Siddhartha, la longue Route qui brille sous les rayons de la pleine lune se déroule à perte de vue . . .

LE VOYAGE de SIDDHARTHA

Chandaka rentre seul à Kapilavastou. Il porte la couronne qui ornait le front de Siddhartha, le bracelet qui encerclait son poignet, la guirlande qui entourait son cou, et le *kundal* ⁽¹⁾ qui pendait à ses oreilles.

Il ramène aussi le cheval Kantak.



Au loin, Siddhartha marche nu-pieds, il traverse des rivières, et passe à travers des forêts, à la recherche d'un lieu calme pour y méditer sur la douleur et apprendre à la vaincre.



Une étroite rivière qui paraît toute petite... Elle se nomme Nama (certains l'appellent Anama, d'autres l'appellent Anoma, d'autres enfin ne la connaissent que sous le nom d'Onomo.)

Siddhartha descend sur la berge de cette rivière; il n'y a pas de ghats, mais seulement de la terre accidentée, crevassée et des pierres et des épines.

Sur la berge opposée où aborde Siddhartha, des ghats montent en pente douce, de la rivière à une route ombragée d'arbres, tapissée d'herbe verte et de fleurs sauvages.

Entre ses rives variées, l'eau claire et pure de la rivière Nama court joyeusement et caresse le sable en passant. Un homme au bord de l'eau, attrappe des poissons avec un petit filet; Siddhartha échange son écharpe d'or contre l'écharpe grise et déchirée du pêcheur et il continue sa route.

(1) Grandes boucles d'oreilles.

L'eau de la rivière Nama coule en méandres, elle se glisse le long des courbes et des tournants, baigne la lisière d'une forêt de manguiers et de jacquiers, puis contourne la base d'une petite colline... elle coule tantôt vers l'Est et tantôt vers le Sud.

A l'ombre des arbres, le long de la rivière, Siddhartha chemine. il se sent joyeux et léger. Des jambosiers courbés sous le poids des fruits, se penchent vers l'eau ; un petit ermitage est blotti à l'ombre, sous ces arbres ; Siddhartha y passe sept jours et sept nuits avec les ermites qui y demeurent.

Grande est la douceur de la verdure ombreuse et de la brise fraîche qui vient du bord de l'eau, on ne peut plus s'en éloigner... Mais, résistant à la tentation, on voudrait y rester toujours...

Siddhartha continue sa route jusqu'à la ville de Boïshali.

A l'entrée de la ville, avec ses trois cents disciples, vit le célèbre Pandit Arar-Kalam dont le front couvert de cendres bleues est surmonté d'un énorme chignon roussâtre.

Siddhartha lit avec lui des quantités de *Shastras*, il apprend la *Dhyana* ⁽¹⁾ et l'*Askana* ⁽²⁾ les *Yogas* ⁽³⁾ les *Mantras* ⁽⁴⁾ et les *Tantras* ⁽⁵⁾ et toutes les cérémonies mais il n'apprend pas comment on peut vaincre la douleur !..

(1) Contemplation abstraite, méditation religieuse.

(2) Façon de s'asseoir pour mieux méditer.

(3) Charme, incantation, art de la magie. Yoga : système philosophique fondé par Patanjale et dont le but principal est d'enseigner les moyens par lesquels l'âme peut s'unir à l'Esprit Suprême. Des méditations très abstraites et profondes sont indiquées comme le plus sûr moyen d'atteindre ce but, des règles compliquées sont établies pour arriver à une parfaite concentration de l'Esprit.

(4) Prière.

(5) Livre religieux qui enseigne des formules magiques et mystiques pour adorer les divinités ou obtenir un pouvoir surhumain.

DANS LA CITE DE RAJGAHA.

Poursuivant son voyage, Siddharta contourne le Mont Vindyashal, (1) arrive à la cité de Rajgaha où règne Bimbisara, Roi de Magadha, et se réfugie dans une grotte du Mont Ratnaghiri, à l'entrée de la ville.

Le lendemain, à l'aube, Siddhartha descend de la Montagne et parcourt en mendiant les rues.

La ville endormie qui commence à s'éveiller et à ouvrir les yeux aperçoit avec étonnement cet ermite qui mendie, ce jeune homme-ermite d'une beauté surnaturelle au visage souriant, illuminé de tendresse, aux yeux pleins de sérénité, au corps doré, pétri de joie.

Personne avant lui n'était venu ainsi mendiant d'une main, distribuant de l'autre le Message de Paix, et sanctifiant les rues avec la poussière de ses pieds.

Ceux qui le devancent se retournent pour le revoir ; ceux qui sont dans leurs maisons sortent pour l'apercevoir, les enfants abandonnent leurs jeux pour s'approcher de lui ; les jeunes filles soulèvent leur voiles et le regardent, immobiles, devant lui s'évanouit toute crainte et disparaît toute honte.

Le Roi Bimbisara ne tarde pas à arriver aussi pour mieux voir Siddhartha ; il s'arrête au milieu de la plus grande rue de la ville.

« Bien des Sanyassis sont déjà venus mendier dans ma cité », songe le Roi mais il n'en n'est jamais venu de semblable à celui-ci.

Tous les habitants se sont rassemblés de chaque côté de

(1) Rangée de Montagnes près du Deccan.

la rue, afin de voir Siddhartha et de lui donner des aumônes ; le riche vide ses coffre, et lui donne tout ce qu'il possède ; le marchand lui donne tout ce qui orne son échoppe ; le colporteur lui donne tout ce qu'il porte dans ses paniers ; le mendiant même vidant sa besace, lui dit d'une voix suppliante : « Prends, ô prends toutes ces aumônes. »

Les deux mains de Siddhartha sont pleines de dons mais ces hommes ne sont pas encore satisfaits, ils veulent lui donner plus encore : malgré ses protestations et ses refus, ils amoncellent à ses pieds des bijoux et des perles, de l'or et de l'argent, des fleurs et des fruits, du riz et des *dhals* (1).

Alors, pour ne blesser personne, ni le roi, ni les paysans, ni les grands, ni les humbles, Siddhartha accepte toutes les aumônes.

De porte en porte, de rue en rue, il moissonne des aumônes telles que personne n'en a jamais reçues, ni n'en recevra jamais de pareilles. Des montagnes de bijoux et de perles, d'or et d'argent, de vêtements et d'ornements s'élèvent dans les rues.

Aucun roi ne possède de semblables trésors, aucun roi n'a jamais vu un tel amoncellement de richesses.

Mais Siddhartha ne garde pour lui qu'une toute petite poignée de riz desséché et il distribue aux pauvres de la capitale du Maghada tous ses trésors.

(1) Petites lentilles d'un jaune doré.

OUDARAKA, LE FAUX ASCÈTE.

Près de la ville de Gayalipara, le Pandit Oudaraka a fondé une *Chaupati* (1) avec sept cent disciples.

Siddhartha s'arrête dans cet ermitage et devient le disciple du Pandit ; il paraît que dans l'univers entier il n'y a pas un autre Pandit qui puisse égaler Oudaraka : le cerveau de *Vasyadeva* (2) et l'estomac de *Ganesha* (3) semblent s'être unis pour former *Oudarak-Shastri* (4).

En très peu de temps, Siddhartha devint un Pandit versé dans tous les Shastras.

Il connaît toutes les religions, a lu toutes les Ecritures saintes.

Un jour, il demande à son *Gourou* (5) : « Maître, comment peut-on vaincre la souffrance ? »

Oudaraka lui répond :

— « Viens avec moi, nous fonderons tous deux un grand Monastère et nous le ferons savoir à tout l'Univers. Des étudiants de tous les coins de la Terre accoureront en foule et nous deux, nous coulerons des jours heureux dans le bien-être... C'est l'estomac vide qui est la source de la Douleur, calme ton estomac et tu verras bientôt que la douleur n'osera plus s'approcher de toi. »

(1) Sorte de monastère ou d'ermitage où l'on apprend le sanscrit.

(2) Le Dieu Vishnou, l'être Suprême, l'âme de l'Univers.

(3) Le Dieu de la Sagesse qui brise tous les obstacles représenté avec une tête d'éléphant, un ventre protubérant et 4 bras, à cheval, sur une souris.

(4) Savant, grand Pandit, titre donné aux Pandits qui sont maîtres des sciences sacrées.

(5) Maître Spirituel.

Aussitôt, Siddhartha présente ses *Namashkars* ⁽¹⁾ à Oudara-Shastri et quitte son Monastère...

En s'éloignant, il aperçoit les sept cents disciples chargés de quantités énormes de *mitais* ⁽²⁾ destinés à apaiser l'estomac de leur *Gourou*.

(1) Salutations respectueuses.

(2) Sucrieries, gâteaux, douceurs de toutes sortes.

MEDITATION DANS LA FORÊT D'OURAÏL

Peu après, Siddhartha quitte la route pour s'enfoncer dans une forêt ; il y rencontre Kondinyah, l'Astrologue qui avait prédit au Roi Souddhodana que son fils abandonnerait le Palais pour devenir Bouddha.

Cinq jeunes Brahmines accompagnent Kondinyah ; ils ont quitté Kapilavastou et vivent en ermites, pour devenir les disciples de Siddhartha et le servir.

Au bord de la rivière Oujaina se trouve la forêt d'Ouraïl. Siddhartha s'y retire. Alors, comme il avait été prédit dans les Shastras et comme l'avaient ordonné les Gourous, Siddhartha se plonge dans une méditation profonde afin d'apprendre à vaincre la douleur. Obéissant à leurs instructions, Siddhartha médite pendant de longues années, et s'impose les plus dures pénitences que l'on puisse imaginer. Personne avant lui n'a traversé de semblables épreuves ; en hiver et en été, au printemps et pendant la saison pluvieuse, toujours assis au même endroit, Siddhartha s'impose un jeûne sévère.

Pendant cette méditation ardue, son corps se dessèche comme du bois mort ; pas une goutte de sang ne coule dans ses membres amaigris ; on ne sait plus en le regardant, s'il est mort ou s'il est vivant. Peu à peu, au cours de cette méditation profonde et douloureuse, toute l'énergie de Siddhartha, toute la beauté et la joie de son corps, toute sa force enfin, disparaissent. Bientôt, il n'a plus du tout l'air d'un être vivant, on dirait le tronc desséché d'un vieil arbre mort.

De longs jours s'écoulent ainsi.



Aujourd'hui c'est le premier jour du nouvel an, au mois de *Baïchak* ⁽¹⁾ et les arbres sont de nouveau recouverts de feuilles et de fleurs et chargés de fruits.

Tous les oiseaux de la forêt d'Ouraïl, tous les papillons, toutes les biches et tous les paons semblent en proie à une joie nouvelle et inconnue. Ils s'ébattent alentour, ils courent, ils volent, ils chantent et jouent gaiment.

Quant aux cinq disciples de Siddhartha, il leur semble qu'au fond de la forêt quelqu'un joue sur une *ektara* et chante tout seul une mélodie de joie.

Il leur semble aussi que depuis le matin, les paupières de Siddhartha, jusqu'ici immobiles et fermées, se soient rouvertes et qu'elles palpitent légèrement comme tremblent sous la brise les pétales d'une fleur fanée.

Le soir tombe.

Entre les troncs d'arbres, la lumière rouge du jour qui se meurt, s'étend des ghats à la forêt, telle un léger morceau d'étoffe *guerroua* ⁽²⁾.

Quelques biches sont descendues sur la berge de sable pour venir se désaltérer ; enivré par le crépuscule, un paon en extase fait la roue et danse sous les arbres . . . Alors, Siddhartha entr'ouvre les yeux, il regarde autour de lui, se lève, quitte le lieu où il a médité si longtemps et se dirige vers la rivière.

Ses disciples l'observent de loin : son corps est si affaibli qu'il peut à peine marcher.

(1) Le printemps indien s'épanouit subitement vers le mois de mars.

(2) Couleur d'un rouge délicat entre le saumon et le vieux rose et que seuls les saints hommes, les ascètes et les ermites ont le droit de porter.

Un *amlaki* ⁽¹⁾ se penche au-dessus de la rivière, Siddhartha s'accroche à l'une des branches, descend tout doucement vers l'eau et s'y plonge.

Péniblement, il sort de l'eau, ramasse quelques *amlakis* et s'apprête à revenir vers la forêt. Mais il tombe, évanoui au bord de la rivière . . .

Ses disciples accourent, l'emportent à l'ermitage et lui prodiguent des soins si dévoués qu'il ne tarde pas à guérir.

Alors, Kondinyah lui demande :

— « *Syer* ⁽²⁾, as-tu enfin appris de quelle manière l'on peu vaincre la Douleur ? ».

Siddhartha secoue la tête et dit :

— « Non, pas encore. »

Les autres disciples demandent :

— « *Syer*, vas-tu te plonger de nouveau dans la méditation afin de découvrir si vraiment la Douleur peut être vaincue ? »

Siddhartha demeure silencieux . . .

Alors, comme une réponse aux disciples, arrive l'écho lointain d'une chanson jouée par un fou sur son *ektara* :

« Non, non, non, la Douleur ne cessera jamais ».

Kondinyah demande encore :

— « O Maître, n'as-tu point découvert la Voie de la Connaissance ? »

Siddhartha lui répond :

— « Je ne l'ai point encore découverte. Tu le vois, à force de méditations inutiles j'ai presque anéanti mon corps, et je suis devenu trop faible pour découvrir cette Voie ; maintenant il me faut lutter contre la faiblesse ; c'est

⁽¹⁾ Arbre à petits fruits verts et ronds employés fréquemment par les Kavirajas (médecins qui suivent les vieux préceptes de la médecine hindoue).

⁽²⁾ Maître.

seulement quand les forces seront revenues dans mon corps qu'il me sera possible de découvrir la Voie de la Connaissance. Un corps impuissant et un esprit faible ne peuvent rien accomplir de grand. Ayez un corps fort en un esprit énergique ; ne vous adonnez pas aux plaisirs, mais ne vous plongez pas non plus dans la mélancolie.

« Ne soignez pas trop votre corps, ne ménégez pas trop votre esprit, mais ne leur imposez pas non plus d'inutiles souffrances, ainsi, vous resterez forts, et pourrez utilement partir à la recherche de cette Voie.

Si vous tirez trop sur l'unique corde d'une ektara, elle ne tarde pas à se rompre, si vous vous imposez trop de souffrances, votre corps et votre esprit ne résisteront pas à la tension. Si la corde de l'ektara est trop lâche, aucun chant ne peut en sortir ; si l'esprit et le corps vivent dans le relâchement, l'oisiveté et l'excès de bien-être, ils ne peuvent plus rien accomplir. Il ne faut pas affaiblir délibérément l'esprit et le corps par des pénitences inutiles, mais il ne faut pas non plus les laisser se délecter dans l'oisiveté et les plaisirs néfastes.

La Vérité se trouve entre ces deux extrêmes. »



Depuis ce jour-là, les disciples s'aperçoivent que Sidhartha ne couvre plus son corps de cendres, qu'il ne reste plus immobile, toujours assis au même endroit, pour se livrer à la *nyasha* à la *kumbhak*, la *tapund*, la *jap-jap*, la *dhuni-dhunuchi* ⁽¹⁾, comme le font les autres ermites ; maintenant, il va de village en village et comme auparavant mendie de porte en porte ; quand on lui donne une tunique

(1) Il est impossible de traduire en français ces cinq mots : ils servent à créer une atmosphère spéciale nécessaire aux rites religieux qui entourent la pratique du Yoga chez les ascètes du Bengale.

neuve, il l'accepte et s'en revêt, quand on lui donne des mets savoureux, il les mange, tout simplement.

Mais les disciples de Siddhartha n'approuvent plus leur Maître, ils se figurent que pour devenir un vrai *Yoghi* ⁽¹⁾ il faut allumer des feux en cercle et s'asseoir au milieu de la fournaise même à midi, en plein été, se plonger dans l'eau froide pendant une nuit d'hiver, lever les bras vers le ciel et rester immobile ainsi pendant de longues heures, ou bien se suspendre à un arbre, les pieds ligottés à une branche et la tête en bas ⁽²⁾.

Ils trouvent qu'un vrai *Yoghi* ne doit prendre par jour, pour toute nourriture, qu'une seule petite baie ; qu'il devra se contenter plus tard d'une seule feuille de l'arbre *bel* ⁽³⁾ et d'une goutte d'eau unique et que bientôt il ne devra plus rien prendre du tout. Ils sont persuadés qu'aucune méditation n'a de valeur sans ce régime sévère.

Une nuit, les disciples mécontents décident d'abandonner Siddhartha et de quitter la forêt d'Ouraïl, pour un ermitage aux environs de *Kashi* ⁽⁴⁾ où ils espèrent trouver un vrai ascète.

(1) *Yoghi* : un saint, un contemplatif, un dévôt, un ascète.

(2) Exercices d'acrobatie plutôt que de piété qu'exécutent les faux ascètes professionnels ; on les voit de nos jours encore à Bénarès tromper ainsi les pèlerins naïfs et confiants.

(3) Le *bel* est un grand fruit à l'écorce dure à la chair très douce ; on en fait, pour l'été, un sirop très rafraîchissant. Les *Kavirajas* les emploient aussi dans la préparation des remèdes.

(4) Bénarès.

SOUS LE BANIYAN

Abandonné de ses disciples, Siddhartha se retire dans l'endroit le plus isolé et le plus silencieux de la forêt.

Des rangées serrées d'arbres shalls entourent ce lieu désert, le maintenant jour et nuit dans une perpétuelle obscurité.

Pas un homme ne pénètre dans ce bosquet dense, seules quelques biches et quelques écureuils s'y hasardent, piétinant les feuilles mortes qui craquent en frémissant.

Après avoir longé cette forêt solitaire et muette, le petit sentier qui conduit au village se rapproche de la rivière Oujaina.

Sur la berge se dresse un grand baniyan. Personne ne sait l'âge de cet arbre gigantesque ; ses racines longues et épaisses rampent jusqu'à la rivière comme un long serpent *Arjagar* ⁽¹⁾.

De belles et grandes pierres noires entourent le pied du baniyan, servant d'autel à tous ceux qui apportent des offrandes aux divinités de l'arbre. Chaque matin, quittant leur village, dès l'aube, des jeunes filles traversent la rivière avec des offrandes pour le baniyan. Elles portent des corbeilles ornées de guirlandes et de grappes de fleurs, et pleines de fruits et de ramures.

Il semble parfois à ces jeunes filles que quelqu'un, vêtu d'une tunique teintée de guerroua, est assis sous l'arbre, mais il disparaît dans d'obscurité dès qu'elles approchent.

(1) Le Python. Il y a de nombreuses légendes Bengalaises à propos des pythons. On dit qu'ils ont sur la tête un gros diamant éblouissant. (Voir «Sous les manguiers», Editions Bossard.)

Quelques bûcherons, rentrant après leur journée de travail, disent avoir aperçu un homme pareil à un Dieu, vêtu d'une tunique dorée, . . . il embrasait toute la forêt

Bientôt, chacun au village est persuadé qu'un Dieu habite le banyan, mais personne encore n'a pu le voir distinctement, personne, excepté la petite Pounna.



Une villageoise nommée Sujata, venue un jour pour apporter des offrandes au banyan, avait trouvé Pounna, enfant abandonnée, elle l'avait ramenée chez elle et l'avait élevée comme sa propre fille.

Aujourd'hui, Pounna a dix ans. Sujata, n'a pas d'enfant, et elle a élevé celle-ci avec tendresse, comme si elle était vraiment sa mère. Mais elle a fait le vœu que si jamais il lui naissait un fils elle entretiendrait pendant un an, avec du *ghee* ⁽¹⁾ la flamme d'une lampe, aux pieds du banyan. Elle a promis aussi d'honorer en grande cérémonie, et pendant toute une nuit de pleine lune, le dieu *Batteshwer* ⁽²⁾.



Les vœux de Sujata sont exaucés, elle a un fils resplendissant comme la lune vermeille et Pounna vient chaque soir sous le banyan apporter une petite lampe pleine de *ghee*. L'année est presque révolue, mais jamais encore elle n'a eu le bonheur d'apercevoir le Dieu.

Parfois, à son approche, une ombre vague semble se dissoudre dans l'obscurité ; parfois quand, après avoir allumé la lampe, elle s'éloigne seule vers la rivière, il lui semble voir, en se retournant, un Dieu immobile assis sur une pierre noire à l'ombre du banyan . . .

(1) Beurre clarifié.

(2) Dieu des banyans.

POUNNA ET SWASTI

Chaque soir, pendant tout l'hiver, Pounna aperçoit, comme à travers un voile de brouillard ténu, l'ombre du Dieu. Elle n'a confié ce secret à personne, sauf à Soujata.

Celle-ci charge Pounna d'offrir au Dieu, non seulement une lampe, mais aussi deux fruits mûrs, et elle lui recommande, si jamais elle voit le Dieu de près et si celui-ci lui adresse la parole, de lui dire aussitôt :

« O Dieu, protège ma mère Soujata, protège aussi mon père et mon petit frère et quand je serai grande, ô mon Dieu, envoie-moi un fiancé beau comme le jour ».

Tous les soirs Pounna emporte deux fruits qu'elle dépose sur la pierre noire, aux pieds du tronc noueux ; mais ni elle, ni Soujata ne savent que Siddhartha vient méditer tous les soirs sur la pierre fraîche, à l'ombre du grand banyan . . .



C'est le dernier jour de l'année ; demain luira la pleine lune du premier jour de l'année nouvelle.

Au crépuscule Pounna se dirige vers le banyan ; elle dispose sur la pierre noire, avec un art inconscient, cinq petites lampes et un plateau avec cinq fruits, qu'elle offre en son nom et aux noms de son frère, de sa mère, de son père, et du père de son père.

La lumière dorée du crépuscule effleure le banc de pierre sous le banyan ; elle fait luire au loin un mince filet d'eau égaré sur les berges de sable, entre lesquels serpente la rivière Oujāna.

De l'autre côté de la rivière, on aperçoit, à perte de vue,

des champs de riz ; entre les rizières, ça et là, apparaissent de petits villages entourés de bosquets de manguiers et de jacquiers, et des huttes aux murs de boue et aux toits de chaume ; à l'horizon s'élève une montagne. Tout cela apparaît lointain, à demi effacé, comme à travers la brume. Entre le fleuve et les rizières, le sentier qui conduit au village apparaît fin et droit tel la bordure blanche d'un sari vert.

Les jeunes paysannes vont et viennent dans l'étroit sentier, portant sur la tête de lourdes bottes d'herbes ; des saris roses les enveloppent et des bracelets d'argent brillent à leurs poignets. Sur leur dos, dans un sac, dorment leurs nouveau-nés aux petits poings fermés. Un souffle d'air frais, qui monte de la rivière, vient caresser leurs joues. Dans le ciel, très haut, un aigle vole en spirale, puis descend lentement et disparaît dans un bosquet d'arbres...



Pounna sait que la nuit ne tardera pas à venir : car un troupeau de buffles noirs passe sur la berge de sable clair ; le fils du berger est assis sur le dos d'un des buffles. Tous les soirs il aide Pounna à grimper derrière lui, et, armé d'un long bâton, il chasse sa monture jusqu'à la maison de Soujata.

Ce soir, comme d'habitude, il vient vers elle et l'appelle de loin :

« Pounna, ô Pounna ! »

(Le petit berger se nomme Swasti). Dès qu'elle a entendu sa voix, Pounna se hâte d'allumer les cinq lampes et d'accourir vers lui.

A ce moment-là, la lune de la quatorzième nuit apparaît à l'horizon, pareille à un grand plateau doré... Sur leur buffe noir Pounna et Swasti traversent la rivière à gué ; se retournant une dernière fois vers l'autre rive, ils aperçoivent

soudain, éclairé par les flammes vacillantes des cinq petites lampes, un Dieu vêtu d'une tunique guerroua ; un Dieu solitaire, assis sur la pierre noire à l'ombre du banyan . . .

Après avoir déposé Pounna au seuil de sa chaumière, Swasti s'éloigne et rentre chez lui . . .



Soujata qui vient de rentrer ses vaches et ses veaux, les enferme dans l'étable ; elle endort son fils, puis prépare les plateaux et les offrandes pour la prière du matin.

A peine rentrée Pounna s'écrie :

— « O mère, aujourd'hui j'ai vraiment vu le Dieu, si tu te lèves de très bonne heure demain matin et si tu vas là-bas, tu l'apercevras peut-être aussi, Swasti et moi, nous l'avons vu tous les deux ; mais, ô ma mère, j'ai oublié de retourner auprès du Dieu et de lui demander de te protéger. »

Soujata, en souriant, lui répond :

— Si tu n'avais pas oublié de retourner auprès du Dieu, tu ne lui aurais demandé qu'une seule grâce, Pounna : celle de te donner Swasti comme mari, n'ai je pas raison ? . . . »

Confuse, la petite Pounna se sauve . . .

SOUJATA

Soujata, après la disparition de Pounna, continue à disposer les menus ustensiles de cuivre, destinés au culte matinal ; quand elle se retire dans sa chambre, elle trouve la fillette profondément endormie auprès de son petit frère.

Cette nuit-là Soujata ne peut pas dormir ; bien avant l'aube, elle réveille Pounna. Celle-ci, après avoir allumé une *prodibe* ⁽¹⁾ dans une niche, à l'angle de la chambre, ouvre la porte de l'abri où reposent les vaches et commence à les traire. Le vent froid de la nuit inquiète les bêtes, elles ont peur, s'agitent et regardent de tous côtés.

— « Qui donc vient prendre notre lait à cette heure de la nuit ? » se demandent-elles ? »

De la main gauche, Pounna caresse leurs dos, elle les appelle par leurs noms, et les vaches, rassurées, se tiennent tranquilles.

Puis elle verse le lait dans une casserole qu'elle met sur le feu allumé dans un coin de la courette ; bientôt, l'on entend le chant du lait qui bout « dag-bag, dag-bag ».

Vêtue d'un sari neuf, Soujata vient rejoindre Pounna :

— « Je vais surveiller le lait, va cueillir quelques fleurs, » lui dit-elle.

Il y a beaucoup de *gandâs* ⁽²⁾ épanouies dans le petit jardin qui entoure la chaumière. Pounna les enfile en guirlande, puis enduit de vermillon et d'huile de santal quelques

(1) Petite lampe destinée au culte.

(2) Sorte d'œillet d'Inde, jaune ou orangé très commun au Bengale.

feuilles de baniyan ; ensuite elle dispose ces offrandes sur un plateau de cuivre et appelle sa mère :

— « O maman, viens vite ; si tu tardes encore, le jour se levera et nous ne verrons plus le Dieu. »

Soujata verse le lait chaud dans une jarre de terre toute neuve, elle la donne à Pounna, disant :

— « Porte le lait ; moi, je me charge du plateau aux offrandes et de Monoï. » (Monoï, c'est le fils de Soujata.)



Le sentier qui traverse le petit village est à peine visible dans la demie obscurité de l'aube. Pounna portant la jarre de lait trotte devant ; les grelots de ses noupouras tintent dans le silence ; Soujata la suit ; d'une main elle porte son fils contre son cœur, de l'autre, elle tient le plateau aux offrandes . . .

Il semble à Pounna qu'elle a un peu peur d'être seule ainsi, avec Soujata, sur la route obscure . . .

Dès qu'elles arrivent devant la chaumière de Swasti, Soujata dit à la fillette :

— « Pourquoi ne demandes-tu pas à Swasti de venir avec nous ? »

Mais, point n'est besoin d'appeler Swasti ; il a entendu les pas de son amie, et les grelots de ses noupouras, aussitôt, il apparaît au seuil de sa porte, portant un bâton et une lampe allumée.

Maintenant, ils cheminent tous trois, à travers champs, sous les étoiles qui scintillent encore.

La campagne est couverte d'une épaisse fumée de bouse de vache brûlée, condensée pendant la nuit ; la brise matinale, qui s'élève bien avant l'aube, effleure la fumée qui aussitôt s'élève au ciel et s'y déploie comme un vélum.

Dans la forêt, un ou deux *titirs* ⁽¹⁾ chantent sur la

(1) Oiseau qui ressemble à une grosse alouette.

branche d'un *boboul*, ⁽¹⁾ quelques moineaux s'éveillent, un *fotine* ⁽²⁾ vole au-dessus des champs en sifflant ; des *chataris* ⁽³⁾ se réunissent, pour gazouiller sous un jacquier.

Swasti éteint sa lampe et s'approche de la rivière avec Soujata et Pounna ; à ce moment-là, l'autre rive s'éclaire et les arbres deviennent plus visibles, et Soujata aperçoit de loin Celui qui est assis sous le baniyan. La splendeur de sa tunique guerroua embrase la forêt et illumine le ciel de reflets empourprés, pareils à ceux de l'aube naissante

⁽¹⁾ Un arbre : le Mimusops Elengé ; la légende dit qu'il fleurit instantanément quand de jolies jeunes femmes l'arrosent de gorgées de liqueur. Les jeunes gens en tressent des guirlandes pour leurs bien-aimées car ces fleurs conservent leur fraîcheur et leur parfum pendant de longs mois.

⁽²⁾ Oiseau.

⁽³⁾ Sorte de perdrix qui hante les marécages et les rives des cours d'eau et s'envolent au moindre bruit.

LA NATTE VÉTIVER

Après avoir déposé leurs offrandes et honoré Siddhartha selon leurs désirs, Soujata et Pounna s'éloignent, accompagnées de ses bénédictions.

Mais le pauvre Swasti n'avait rien eu à offrir ; il descend au bord de la rivière et passe la journée à cueillir des herbes de *kousch*, (1) qu'il tresse adroitement et dévotement pour en faire une sorte d'achâne. Puis il trempe dans la rivière sa natte achevée et retourne vers le banyan porter à Siddhartha son offrande fraîche et parfumée.

Mais Siddhartha n'est pas encore là. Swasti dépose la natte sur le banc de pierre, rend mentalement hommage à Siddhartha, et s'en retourne en courant vers l'autre rive.

Le soir s'annonce à l'ouest du firmament.

Siddhartha, après s'être baigné dans la rivière Oujaina, vient s'asseoir sur l'achâne offert par Swasti.

Le frais parfum du vétiver réjouit le cœur de Siddhartha et rafraîchit son esprit. Soudain il lui semble que la lumière de la pleine lune éclaire pour lui toutes choses et que ses regards peuvent tout embrasser, tout jusqu'au bout du monde !

Assis sur la pierre noire, et sur sa natte de vétiver, Siddhartha fait le vœu que, dût-il en périr, il cherchera à vaincre la Douleur, et ne quittera son achâne qu'après avoir atteint la Connaissance Finale, et avoir vu sa méditation couronnée de succès.

(1) Vétiver, herbe parfumée avec laquelle on fait des nattes, des stores, des portières ; quand on l'humecte, un parfum, humide, frais, et légèrement moisi s'en dégage qui semble rafraîchir l'atmosphère la plus brûlante.

Plongé dans ses pensées, immobile sur son banc de pierre, Siddhartha prononce ces paroles :

— « Que mon corps se dessèche sur cet achâne, que ma peau, ma chair, mes os se dissolvent et disparaissent peu à peu, mais que j'obtienne cette Connaissance Eternelle que je n'ai pu maîtriser encore malgré tant d'efforts. Je ne quitterai cette natte de vétiver que si mon esprit reçoit enfin l'illumination de l'Eternelle Sagesse. »

LE GRAND INCENDIE

En entendant le serment de Siddhartha, la Grande Terreur qui pousse les êtres aux actions mauvaises, aux paroles mauvaises et aux idées mauvaises et qui fait trembler de peur l'univers entier sent son pouvoir s'affaiblir et son trône chanceler.

Le visage noir de rage, et poussant des cris terribles, la grande Terreur accourt vers Bouddha ; les péchés, les désespoirs, les noirceurs, les souillures, les agonies, les souffrances, la boue et la saleté s'éveillent, s'agitent et accourent aussi, envahissant le ciel, la mer et la terre, et s'éparpillant dans toutes les directions.

A travers le voile d'obscurité que la grande Terreur a tendu sur la Pleine Lune, celle-ci apparaît comme un œil rouge d'où s'échappe, au lieu de rayons de lumière, une averse de sang qui éteint les étoiles.



Aujourd'hui la Grande Terreur apparaît à Siddhartha sous sa forme véritable : sous les traits de *Mara*. (1) Son poing fermé empoigne le ciel, et ses pieds écrasent les Régions Souterraines ; l'écharpe rouge qui enserre son corps et flotte au vent, semble teinté de sang humain, une épée brillante comme l'éclair pend à son côté ; une grande pierre rouge scintille sur sa couronne, de grands Anneaux rouges ornent ses oreilles et sur sa gorge luit un collier de flammes enfilées sur un fil brûlant ; la tête levée, l'air hautain, Mara dit à Siddhartha :

(1) Mara : l'Esprit du Mal, la Tentation, l'Agent de Destruction.

— « Inutile est cette méditation qui doit faire de toi un Bouddha. Me voici, lève-toi ; je suis Mara ; personne, dans les Trois Mondes, ne peut me vaincre. Lève-toi et viens, n'essaye pas de me conquérir, mais deviens mon esclave et obéis à mes ordres. Alors, je te donnerai tous les trésors du Dieu *Indra* ; ⁽¹⁾ empereur puissant, tu régneras sur l'Univers entier et jouiras de tous les plaisirs, A quoi bon user ton corps dans de vaines méditations ? Personne n'a le pouvoir de me vaincre, personne ne peut devenir Bouddha. »

Siddhartha lui répond :

— « O Mara, de vie en vie, j'ai déjà essayé de devenir un Bouddha ; dans ce but j'ai longuement médité, que m'importe si mon corps s'use. J'ai fait le vœu de ne quitter cet achâne que si j'obtiens la Sagesse Eternelle. »

Trois fois Mara répète :

— « Lève-toi, viens, quitte ces vaines méditations. »

Et trois fois Siddhartha lui répond :

— « Non, non, non, je ne quitterai cet châne qu'après avoir obtenu la Sagesse Eternelle. »

Rouge de colère, Mara pousse un hurlement atroce et secoue brutalement le Ciel ; ses ongles égratignent la voûte céleste ornée de lunes et d'étoiles et la déchire en cent lambeaux, comme elle le ferait d'un sari bleu foncé.

Plus de lunes, plus d'étoiles ; il ne reste rien, sauf un vide immense et une obscurité profonde, on dirait qu'un monstre s'apprête à engloutir dans sa gueule l'Univers entier, un monstre à la langue noire, dégoultante de sang épais.

Aussitôt Mara se met à grincer des dents avec un bruit de tonnerre, sa mâchoire lance des éclairs et sa bouche vomit de hideux disciples.

Pour détourner Bouddha-Deva de sa méditation, les disciples de Mara s'abattent sur la Terre faisant rouler entre

(1) Le Seigneur des Dieux.

leurs doigts le Soleil et la Lune comme des quenouilles de feu ; assombrissant l'horizon, les disciples de Mara déploient leur bannière de poussière à travers tout le firmament, enfourchent le vent d'orage et dégringolent en hurlant. Sur leur passage, ils chassent les comètes, balayant le ciel avec leurs queues comme avec d'immenses balais de feu. Déracinant les arbres, arrachant les montagnes et les retournant avec fracas, les disciples de Mara s'abattent sur la Terre, comme un ouragan de grêle.

Des millions de disciples, (l'armée entière de Mara) entourent Bouddha-Deva comme une horde de chevaux sauvages, leurs sabots lancent des éclairs, de leurs naseaux coule une écume sanglante qui inonde le banyan et le banc de pierre.

Bientôt dans la forêt d'Ourail chaque arbre, chaque feuille, chaque fleur et même chaque brin d'herbe est en feu ; sur l'eau de la rivière, des flammes brillantes dansent en spirale . . .

Aiguisant leur épée au fil des éclairs, allumant leurs torches à l'incendie, l'armée innombrable de Mara s'abat en masses compactes autour de Bouddha-Deva.

Au souffle de leur haleine embrasée, le Ciel fond, et le vent s'enflamme, réduisant tout en cendres ; bientôt la Terre n'est plus qu'un morceau de charbon brûlant qui jette des flammes en tournant sur elle-même. Au milieu de l'Incendie Universel, agitant un palmier en feu, Mara s'écrie :

— « Tuez, tuez ! »

Alors, déchirant l'écorce de la Terre avec les griffes de ses pieds, la Grande Famine accourt à l'appel de Mara. Avec des sanglots atroces et des cris perçants, la grande Famine accourt dans une envolée de voiles noires, ses longs cheveux pleins de poussière flottent au gré du vent comme la queue d'une gigantesque comète grise.

De toutes les directions montent vers le ciel des cris de

désespoir et les Trois Mondes tressaillent de douleur. Quand le souffle de la Grande Famine les effleure, les montagnes tombent en poussière, les pierres sont pulvérisées, les forêts et les bois s'effondrent en cendres ; les rivières et les océans se dessèchent en un instant.

On ne voit plus rien qu'un immense désert où tout se flétrit lamentablement, ou tout se désagrège, ou tout se change en cendres et se disperse en poussière.

Les gémissements lamentables de la Grande Famine et les hurlements épouvantables de Mara emplissent le ciel ; une odeur de chair brûlée, qui semble venir d'un immense bûcher funéraire, envahit l'Univers entier.

LA TENTATION

Il est une heure du matin ; les disciples de Mara et ceux de la Grande Famine traversent l'espace en lançant des flèches enflammées ; tels des chacals aux hideux museaux et des chauve-souris aux yeux injectés de sang, ils se mettent à grogner, à gémir et à se lamenter.

Le Ciel, au-dessus de la tête de Bouddha-Deva et la Terre sous ses pieds tournent sur eux-mêmes, tels deux gigantesques meules de pierre prêtes à le broyer, à le réduire en poussière.

Mara portant deux éclairs en guise de torches, s'adresse à Bouddha-Deva :

— « Sauve-toi, sauve-toi, lui crie-t-il ; suis mes conseils, laisse là tes méditations. »

Mais Bouddha-Deva n'écoute pas Mara, il ne le regarde même pas.

La fille de Mara : La Tentation, avec ses deux sœurs : la Ruse et la Luxure, essayent en vain de troubler Bouddha-Deva. Elles lui apparaissent tantôt avec les traits de sa mère Gautami, tantôt avec ceux de Yashodara ; joignant les mains d'un air suppliant elles sanglottent et se jettent à ses pieds.

Puis, afin d'interrompre sa méditation et de susciter ses désirs, elles dansent... mais rien ne peut distraire Bouddha-Deva, rien ne peut troubler ni interrompre sa méditation ; les yeux fermés, il reste immobile sur sa natte de vétiver.

LA VICTOIRE

Mara, le Destructeur, Mara l'Esprit du Mal, dont la puissance fait trembler le Ciel, la Terre et les Régions Souterraines, Mara qui commande à *Indra*, à *Chandra*, ⁽¹⁾ à *Bayou*, ⁽²⁾ et à *Varnua*, ⁽³⁾ à la Terre à la Mer et au Ciel, sent son orgueil fléchir devant la force invincible de Bouddha-Deva.

Malgré le pouvoir de Mara, imperturbable est demeuré Bouddha-Deva ; pas une feuille n'a tressailli sur le banyan, par un coin du banc de pierre ne s'est effrité.

Mara ne peut plus affronter Bouddha, il n'a plus le courage de le regarder dans les yeux ; éteignant les torches que portent ses deux mains, il quitte lentement le champ de bataille, puis disparaît dans les profondeurs noires des Régions Souterraines, laissant tout alentour plongé dans l'obscurité.

Enveloppé d'ombre épaisse, Bouddha reste seul ; assis sur sa natte de vétiver il continue sa méditation solitaire.

(1) La Lune.

(2) Le Vent.

(3) Dieu de l'Océan.

LA PAIX

Quoique la nuit soit près de finir, la Terre frissonne encore de frayeur, la Lune, craignant Mara le Terrible, hésite à se lever et l'aube n'ose pas se montrer encore....

Bouddha sort de sa méditation, il a écrasé Mara, chassé la Peur et vaincu la Douleur. Il est enfin devenu *Siddha*.

Les sept couleurs du prisme enveloppent son corps doré ; l'Univers entier s'éveillant de sa douloureuse torpeur tressaille de vie nouvelle, chante des hymnes de gloire et de bonheur, et se couvre de parures fraîches.

Aux pieds de Bouddha-Deva, les eaux bénies de la Paix coulent entre les deux rives de la Mairanjara.

LE RETOUR DE NALAKA

Près de *Kashi*, ⁽¹⁾ le Gange décrit une ligne incurvée, pareille à la lame d'un cimetière.

Non loin de là, sur la berge de la rivière Baruna, est un ermitage où vivent, dans des grottes et des cellules souterraines, des imposteurs et des faux Sanyassis.

Le front surmonté de hauts chignons, le corps couvert de cendres, ils sont assis en cercle, enveloppés de fumée d'encens . . .

Plus loin, s'élève le temple de Sarnath ; à l'ombre d'une avenue bordée d'arbres, est un autre ermitage où vivent de vrais ermites. En les apercevant, les biches craintives ne se sauvent pas et les oiseaux ne s'envolent pas, car ces ermites sont bienfaisants envers toute créature vivante ; bien avant l'aube, ils se dirigent vers la forêt, font leurs ablutions dans la rivière, puis reviennent dans leur ermitage dont ils ne sortent plus, ni le jour, ni la nuit.

C'est là que depuis des mois vivent Nalaka et l'ermite Devala.



Au mois d'*Ashar*, ⁽²⁾ le jour semble durer encore même quand il a disparu, et les rayons du soleil semblent ne jamais devoir pâlir.

Dans le temple de Sarnath résonnent les conques et les cloches, conviant les fidèles à la prière du soir ; la lumière dorée du crépuscule luit faiblement sur le feuillage ; quelques

(1) Bénarès.

(2) Juillet.

biches se promènent lentement, les petites perruches vertes folâtraient en gazouillant, et volent vers les derniers rayons qui s'attardent...

Nalaka, solitaire, est assis sous un arbre et il regarde la rivière gonflée de pluie. Devant lui vole une grue blanche, elle va et vient au-dessus de l'eau ne sachant sur quelle rive elle construira son nid.

Tout le long du jour, le courant de cette rivière, gonflée par la saison des pluies emplit l'âme de Nalaka d'un ardent désir : il veut revoir le village près de la forêt de Burdhana et la hutte de boue où vit sa mère, à l'ombre des tamarins.

Son esprit s'envole jusqu'à cette hutte, puis revient aussitôt, il veut retourner chez sa mère mais il ne veut pas quitter le vieil ermite. Pareil à la grue blanche, son esprit va et vient, s'enfuit et revient sans cesse. L'ermite Devala lui a donné le droit de partir et de retourner auprès de sa mère ; mais quand Nalaka apprend que Bouddha-Deva doit venir visiter le petit ermitage des Sanyassis, il ne sait plus ce qu'il doit faire...



Des années se sont écoulées depuis que Nalaka a quitté son foyer, et depuis qu'il n'a vu le visage de sa mère.

Mais il ne peut vaincre le grand désir qui le possède : voir enfin Bouddha-Deva... !

Solitaire, assis au bord de la rivière, Nalaka se demande s'il doit partir ou s'il doit rester...

La nuit tombe.

Une barque isolée erre sur la rivière. Nalaka la voit venir, de très loin, avec ses voiles gonflées de vent et sa petite lumière pareille à la flamme de ces lampes en terre qui scintillent et flottent sur l'eau, emportées par le courant. (1)

(1) A la fête de Divall on jette à la rivière de petites lampes allu-

Nalaka sait que lorsque cette barque aura disparu il n'en passera plus d'autre et qu'aucun voyageur ne pourra plus partir; alors, silencieusement, il salue mentalement l'ermite Devala et dit :

— « O maître, puissé-je avoir quand même le bonheur de voir Bouddha-Deva, ne fut-ce qu'un seul instant. »

Le bateau s'approche du ghat de l'ermitage et Nalaka s'y embarque.

« Depuis combien d'années ne l'ai-je vue ? » se demande Nalaka, comme s'il sortait d'un rêve.

Au même moment, la barque qui amenait Bouddha-Deva traverse la rivière et accoste près de l'ermitage de Sarnath !

Ah ! si seulement Nalaka était resté, un jour de plus dans son ermitage ! . . .

La barque de Nalaka navigue entre des contrées nouvelles, elle longe des rives variées et file entre les berges de maints petits cours d'eaux différents. Vers le soir elle dépose les voyageurs dans leurs villages. L'ancien passager est aussitôt remplacé par un autre passager qui s'embarque à l'aventure pour quelque village lointain . . .

Ainsi vogue la barque de Nalaka, ainsi s'éloigne-t-elle, déposant des voyageurs et en recueillant d'autres ; parfois, rapide comme une flèche, elle file entre les eaux, ses voiles gonflées par la brise matinale ; parfois, traçant une ligne lumineuse sur l'obscurité nocturne des eaux noires, elle flotte si doucement qu'elle semble immobile . . .

De jour en jour la saison des pluies gonfle la rivière prête à déborder.

De la barque, on n'aperçoit d'abord que les hautes rives de sable ; peu à peu, apparaissent les champs les plus proches, puis les arbres et les maisons des villages avoisinants, enfin, dans le lointain, le temple apparaît distinctement.

mées qui flottent ainsi.

Bientôt la rivière débordante noie entièrement les deux rives.

Enfin la barque atteint le village de Nalaka, et le dépose sur les marches du ghat. C'est le mois de *Strabam̄l*. (1) Nuit et jour la pluie tombe en averses monotones et incessantes ; les bosquets de bambous, le long des berges, ont presque disparu sous l'eau.

Les eaux de la rivière tournoient en une sorte de danse rythmique ; les eaux de l'inondation envahissent le pays avec un grand mouvement rythmique ; toutes les mares, tous les fossés, tous les canaux sont pleins d'eau ; les ghats sont noyés et ont disparu sous l'eau nouvelle de la saison des pluies.

Debout au bord de l'eau, Nalaka aperçoit une fleur tombée dans la rivière, venue on ne sait d'où, jetée par on ne sait quelle main ; parfois les vagues l'entraîne au loin, parfois elles la ramènent vers la berge.

Nalaka se penche sur l'eau, ramasse cette fleur, l'offre mentalement à Bouddha-Deva en signe d'adoration, puis il la rejette dans l'eau, et le courant l'entraîne de nouveau au milieu de la rivière.

Alors sous la pluie qui l'inonde, Nalaka se dirige lentement vers sa chaumière. Combien y a-t-il de temps que Nalaka, emporté par un courant trop fort, comme la petite fleur de la rivière, a quitté sa mère pour suivre le vieil ermite ?

Aujourd'hui, après de longues années, pareil encore à cette fleur, il aborde au ghat de son village où l'a déposé la rivière, et bientôt il sera dans les bras de sa mère. Mais quand viendra-t-il le jour où Bouddha-Deva, accostant sur ces rives, recueillera Nalaka comme cette fleur perdue, et l'aidera à flotter au milieu du Courant dans le Fleuve de la Joie Eternelle ?

De loin, Nalaka reconnaît sa chaumière... il se rappro-

(1) En pleine saison des pluies.

che et aperçoit sa mère, assise, toute seule, sur la petite terrasse; dans la courette, un vieux mendiant fou joue sur une ektara et chante :

— « O quel tour divin tu nous a joué !
 Quel bon tour !
 En mendiant tu l'a déguisé !
 Quel beau jour !

FIN

*Achevé d'imprimer
à Alexandrie
le 1er Octobre 1926
par*

LES IMPRIMERIES TACHYDROMOS ET DU COMMERCE, RÉUNIES
pour les
MESSAGES D'ORIENT

France 12.50 francs
Prix : Egypte 15 piastres
Autres pays 3/6 shillings